PIERRE BÉNICHOU

Les absents, levez le doigt !

PIERRE BÉNICHOU

LES ABSENTS, LEVEZ LE DOIGT !

profils

BERNARD GRASSET
PARIS

« Il cherche son profil pur,
et la mort le désoriente. »

Federico García Lorca

AVANT PROPOS

Ce petit livre n’est pas un roman, ni un récit, ni un essai. « Recueil » irait mieux puisque les personnages qui le composent viennent de sauter du train. Pourtant, le moment où je parle d’eux n’est pas au recueillement car la mort n’a pas encore saisi le vif. Encore une minute monsieur le fossoyeur… C’est dans ce temps hors le temps que je me suis efforcé, en journaliste, de retrouver le profil perdu de mes absents.

C’est pourquoi au moment de les republier nous n’avons fait aucune modification, non que ces portraits-souvenirs soient parfaits, mais ils ont au moins le mérite d’avoir été écrits dans l’instant. Tels quels, ils rendent mieux l’atmosphère réelle ou sublimée de ce jour, de cette heure, où l’acteur et le public ont appris en même temps la toujours stupéfiante nouvelle : Untel a disparu.

Pourquoi avoir choisi l’ordre alphabétique ? Parce que cela tombait bien. D’Aragon à Lino Ventura, comment mieux illustrer la diversité d’une époque – trente ans de *Nouvel Observateur* où, rédacteur en chef, j’ai passé plus de temps à faire écrire les autres qu’à écrire moi-même.

Quant au titre *Les absents, levez le doigt !* je me dois de vous présenter son auteur. Je ne dirais pas qu’il m’a tout appris, pas tout : seulement la vie et la mort.

Il s’appelait Monsieur Lopez. Il portait devant lui, comme les Tables de la Loi, un grand registre noir : le cahier d’appel. En entrant dans la classe, il

saluait à peine l'instituteur, qui lui laissait son bureau avec un empressement un peu servile, et commençait son office : une trentaine de noms auxquels chacun répondait à son tour par un « présent ! » d'une voix que l'émotion brouillait.

Insoucieux de ce théâtre qu'il venait d'instituer en lieu et place de la 8e 2 du lycée d'Oran, Monsieur Lopez sortait de scène sans saluer. Il reviendrait, nous le savions, dans une quinzaine de jours selon un rythme qu'il fixait seul. Monsieur Lopez était impénétrable, Monsieur Lopez était La Loi.

Cela s'est passé un samedi matin d'octobre, je m'en souviens au nombre élevé des absents, enfants juifs pour la plupart que l'on autorisait à « faire synagogue » le samedi. La guerre venait de finir. Le retour à la laïcité attendrait…

Monsieur Lopez est entré et, avant même de poser son cahier noir, il dit d'une voix au fort accent espagnol : « Les absents, levez le doigt ! »

L'instituteur fit mine de ne pas comprendre, nous laissant à notre désarroi. Personne n'osait sourire, on s'évitait du regard, intimidés comme si l'on nous avait pincés entrant par effraction dans le cerveau de l'appariteur.

Il m'a fallu un bon moment pour réaliser qu'il s'agissait d'une plaisanterie, une « histoire de fous » comme on appelait à l'époque ces non-sens comiques que la psychanalyse adoptera avec un sérieux qui m'a très tôt – comment dire ? – gonflé. Ce n'est qu'à la sortie que j'ai fait le rapprochement entre l'humour de Lopez et ce mot que j'avais souvent entendu à la maison à propos de *L'Étranger* : l'absurde. Mon père en possédait un manuscrit. Camus le lui avait donné. Ce Camus je ne l'aimais pas trop parce qu'il m'empêchait de chanter à tue-tête « Maréchal nous voilà » chaque fois que passait devant la maison un cortège de SOL (Service d'Ordre Légionnaire qui deviendra la milice). J'avais huit ans, on est sérieux à cet âge-là.

11 h 30 : le soleil de sortie du lycée ! Charge épuisante. Toute la nature sur le dos. Ça existait donc, la nature. Et elle me laissait groggy, entre sanglot et fou rire, et détenteur du grand secret : l'absence, « le plus grand des maux », est un leurre. Je me suis mis à aimer le soleil sur le tard, sans doute pour retrouver cette sensation d'automne algérien. En vain. L'environnement m'est étranger. Comme j'aurais pu le dire à Camus (et peut-être cela l'aurait fait rire), prononcé avec cette solennité qu'affectent souvent nos frères pieds-noirs : « Je ne suis pas très Tipasa. » J'aurais pu lui

dire aussi – j’aurais eu l’air fin – que décidément Lopez l’Oranais avait inventé l’absurde avant Camus l’Algérois.

Qu’importe, je l’ai donc su très tôt : les absents sont là. Regardez autour de vous, regardez en vous, nous les portons : leurs gestes, les inflexions de leur voix, leurs regards surtout, où nous sommes seuls à déceler la timidité agressive et suppliante que chacun d’entre eux cache comme il peut, si mal. Nos morts, nos pauvres morts, ceux qu’on nous a arrachés et dont le souvenir nous gâche comme à plaisir le peu de vie que nous avons sans eux. Et aussi ceux qui, un matin noir, nous ont glissé des mains et dont nous portons dans les paumes la tiédeur perdue. Ceux enfin, connus du public, dont il s’agit ici, et que j’ai essayé de faire vivre quelques heures après que la mort a brouillé leurs cartes, dans cet entre-deux que baigne encore l’air du temps.

Ne croyant ni à Dieu ni à Diable, pas plus qu’aux « forces de l’esprit », pourquoi ai-je avec la mort, avec les morts, une relation si ambiguë ? Mes absents lèvent le doigt, c’est sûr, un doigt accusateur parfois, souvent simplement pour demander la permission d’aller faire pipi, ou encore plus souvent, pour me dire : laisse-moi donc parler !

Voilà, voilà, je me tais mais comment entendra-t-on votre voix si vous me coupez la parole ? Sachez seulement qu’on ne devient « nécrologue » ni par plaisir ni par hasard. C’est une urgence. Une vie s’est arrêtée, vite un stylo : ces hommes et ces femmes que la mort a réunis ici, je n’ai pas eu le cœur de laisser à mes « confrères » le soin de leur toilette. Je crois toujours être le seul à savoir, à comprendre certaines choses cachées de qui vient d’être emporté par la rafle.

La rafle ? Oui, le Vel d’Hiv m’obsède. Pas vous ? C’est sans doute pour cela que vous parlez si mal des morts. Vous maniez la charrue ou la houppette. Vous n’avez jamais entendu parler de la pointe douce du stylo ?

Qu’ajouter pour que mes confrères puissent crier au fou ? Ceci : la mort, c’est ma distance, entre trois et cinq feuillets. J’ai la mémoire longue mais la plume courte. Ça tombe bien : l’émotion tient en peu de mots et c’est la seule chose qui nous relie au lecteur. Nous ne sommes que des marchands d’émotion.

Quoi de plus émouvant, quoi de plus scandaleux qu’une mort, même prévisible, même attendue ? Et quel kif de rédiger sans vergogne le jugement dernier de ces « people » toujours prompts à corriger, à protester,

à en appeler aux tribunaux. Ici, pas de droit de réponse ! Si vous aimez, en revanche, si vous admirez, allez-y franco, personne ne pourra vous accuser de flagornerie.

Ouf ! Cette idée d'écrire un préambule à ces quelques portraits d'ici et d'au-delà n'est pas de moi. Elle est de Jean-Paul Enthoven dont je relisais jadis la copie et qui est aujourd'hui mon éditeur. J'ai obéi, mais cela m'a épuisé. Moi qui ne me dérangeais qu'en cas de malheur ! Cette petite sieste, cette longue flânerie mélancolique que fut ma vie de journaliste, je l'assume. Mais après tout, le temps s'en va, le temps s'en va, madame, et peut-être faut-il laisser une petite carte de visite.

Petite, oui, petite : « car il y a tant de choses que je n'ose vous dire, tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire ». Vous n'avez pas reconnu Apollinaire. Bande d'ignares ! Ah, celui-là s'il était mort cinquante ans plus tard, je ne l'aurais pas loupé.

Pierre Bénichou

LOUIS ARAGON (1897-1982)

Plainte pour la mort du roi Louis

J'avais dix ans, le bateau arrivait à Marseille. La première chose qui m'est venue à l'esprit : « Je te salue ma France aux yeux de tourterelle. » Je savais que j'allais trouver Paris « plus déchirant qu'un cri de vitrier » et que, sur la tombe de Gabriel Péri, « des hortensias bleus inexplicablement fleurissent ».

Ce que j'ignorais, en revanche, c'est que ce souffleur infatigable ne me laisserait pas dix minutes d'entracte et qu'aujourd'hui encore, après vingt-cinq ans passés dans les journaux, il me serait impossible de voir une page « en épreuve » sans me répéter, gâteux : « Le spleen a la couleur des bleus d'imprimerie. » À une époque, j'ai trouvé cela invivable, et puis je m'y suis fait : il parle toujours avant moi.

D'Aragon je savais aussi qu'il avait libéré Paris et tous les villages qui composent le pays, à la tête de ses troupes. Elles comprennent des ouvriers d'Aubervilliers et des juifs de la rue des Rosiers (membres du PC clandestins) ; tous les soldats de l'Armée rouge ; quatre officiers d'Action française juchés sur des Patton ; arrivé à Stalingrad, il longe le canal Saint-Martin et remonte jusqu'à Montparnasse. (*« Chérie, t'en souviens-tu de ces jours sans menace/Lorsque nous vivions tous deux à Montparnasse ? »)*

Jeanne d'Arc est à ses côtés. Elle a les yeux bleus. Son nom de guerre est Elsa. C'est une femme indépendante : elle a préféré prendre par la rue La Fayette. *(« C'est rue La Fayette au cent vingt/Qu'à l'assaut des patrons résiste/Le vaillant parti communiste/Qui défend ton père et ton pain. »)*

Elle se hâte car ils ont rendez-vous à la Closerie des Lilas. Eluard les y attend. Elle arrive la première et annonce le suicide de Hitler. Et Maurice, « celui d'en France qu'on aime le plus » ? Il revient ! Les collabos montent sur les toits et pleurent de honte.

Bref, j'étais aragonien. D'autres furent bien gaullistes… Le vrai, le faux, nous nous en souciions comme d'une guigne. L'important, c'était la légende, qu'on appelle aujourd'hui, par un curieux détournement de sens, le « vécu ». L'important, c'était cette chanson qui ne vous lâche pas, *« Une chanson vulgaire et douce où la voix baisse/Comme un amour d'un soir doutant du lendemain/Une chanson qui prend les femmes par la main/Une chanson qu'on dit sous le métro Barbès/Et qui change à l'Étoile et descend à Jasmin »*.

Quoi, un littérateur qui s'accompagne à l'accordéon, ça existe donc ? Un type qui ose écrire le mot « France » sans avoir sur la tête le béret basque des « patriotes » ? Un vieux (il a plus de quarante ans : « J'oublierai, j'oublierai ma quarantaine en l'an quarante ») qui préfère l'amour aux honneurs : *« Je suis dans les dictionnaires/Avant d'être un nom de rue./J'ai beau leur dire que je t'adore/Et ne suis rien que ton amant »* ? Ah ! ce mélange d'admiration, de connivence et d'excitation, ce fou rire intérieur qui étreint parfois les fous de musique et que nous, adolescents captifs d'Aragon, ressentions à chaque poème lu, entendu, remémoré !

Comme j'ai dû tomber de haut n'est-ce pas ? Il est, vous le savez bien, truqueur, stalinien, amoureux de rien d'autre que de lui-même, lâche surtout… J'entends cela depuis si longtemps, vous l'avez tous dit avec un tel ensemble que je devrais être habitué… Au début, seule la droite l'insultait, c'était dans l'ordre des choses. Puis sont arrivés les dissidents du Parti. Eux, ils savaient ! Eux, ils avaient compris à temps ! C'était assez plaisant de les voir, encore tout embourbés dans leur pathos marxiste, désarçonnés, déboussolés et prétendant jouer les redresseurs de torts du grand western idéologique ! Comment, Aragon ne nous a pas encore rejoints ? Mais qu'est-ce qu'il attend, après la Hongrie, après la Tchécoslovaquie, la Pologne… C'est une honte !… Hé oui, une honte, mille hontes peut-être, mais qu'il préfère garder pour lui. Il ne croit pas au repentir. Il n'est pas doué pour la rédemption. « Et ma douleur comme un pied nu trouble l'eau verte du silence. » Il sait comme vous qu'il y a des cadavres dans le placard. Il le sait mieux que personne. À certains d'entre

vous, c’est lui qui l’a dit. Il vous a même montré la sortie de secours. Et il est resté. Lui, c’est trop tard, il est damné. « Je reste roi de mes douleurs. »

Comme ça vous fait plaisir qu’il soit nu, le roi Louis ! Il vous impressionnait tellement. Nu ? Pis : grotesque, accoutré comme un minet (*« Vise un peu cette folle… »*), et son ombre gigantesque tremble sur les murs des bistrots malfamés. Vous écarquillez les yeux pour le regarder par la vitre. Vous n’osez pas entrer, bien sûr, des fois qu’on vous prenne pour ce que vous n’êtes pas.

« N’ai-je pas tout perdu, le pont Neuf et le Louvre/Et ce n’est pas assez pour vous venger de moi ? »

Surtout, pas de pitié pour ce vieillard masochiste qui prend encore la pose pour se vautrer dans sa jeunesse. Pourrissant, l’enchanteur. Mais dangereux. À preuve : un gros bras du PC le suit, de bar en bar, à son insu. Le dernier grand intellectuel du Parti malmené dans une rixe de gitons, ça la foutrait mal. Deux flics en voiture – ordre de Pompidou à la mort d’Elsa – croisent inlassablement devant le tabac de la rue du Four pour, comme on dit, parer à toute éventualité. Double escorte pour l’homme le plus seul de France.

Et c’est ce type-là qui se prend pour Victor Hugo ? Oui, et le plus fort c’est qu’il a été à un cheveu d’avoir raison. Vous le savez bien. Vous la reconnaissiez entre toutes, cette voix qui n’est jamais tant elle-même que lorsqu’elle imite les autres. Vous ne la supportez plus, cette musique inouïe, grandes orgues et pianola, vous la détestez parce que c’est la vôtre.

« Au biseau des baisers/Les ans passent trop vite/Évite évite évite/Les souvenirs brisés. »

Mais, cette nuit, Louis Aragon va mourir. Fini la chanson. Fin de siècle. Dès demain, vous répéterez que cet affranchi était un respectueux, ce révolutionnaire un nanti, ce charmeur de serpents un avaleur de couleuvres… Mon roi Louis, ma vieille canaille, ils vont « gifler un mort ». Et après ? Même ça, c’est toi qui leur as appris.

JEAN CASTEL (1916-1999)

Jean de la nuit

Castel est mort et les noctambules se sentent mal

« Pourquoi la nuit ? Parce que les cons dorment. » On a prêté cette réponse définitive à Antoine Blondin, à qui on a beaucoup prêté et qui rendait si peu. Elle est de Jean Castel. Avant d'être une enseigne de boîte de nuit – élue deux ans de suite « meilleur club du monde » devant Annabel's à Londres et le 54 à New York –, Castel, c'était le nom d'un navigateur et d'un rugbyman, un homme de cap et d'essai : tout pour déplaire à ces errants pathétiques qui peuplent les nuits de Paris et cachent les cicatrices de leurs combats perdus sous leurs blazers légers.

Il était athlétique et un peu pataud, avec un sourire perpétuellement étonné par sa propre notoriété, un sourire de jeune homme lancé par hasard à la conquête de Paris après des réussites et des échecs en cascade « dans les affaires » et qui n'en revenait pas que l'on pût perdre son temps de façon aussi lucrative. Pendant trente-sept ans, il aura été son meilleur client.

Castel, 15 rue Princesse, café au rez-de-chaussée, restaurant au premier, night-club au sous-sol, cela aurait dû durer un mois ou un an, cela a duré une vie d'homme. Le temps pour un autre d'amasser une fortune, le temps pour lui de se ruiner une fois de plus. Il lui en aura fallu du talent pour faire mentir tous les pros de la limonade. L'homme qui a « régné sur les nuits de Paris » est mort la semaine dernière sans avoir économisé un sou. Il n'avait

que quatre-vingt-trois ans, l'âge de ceux qui auraient pu vendre du beurre aux Allemands et qui ont caché des juifs. « Je n'avais pas de mérite, j'avais une fiancée juive polonaise. Alors en 1942, forcément, je l'ai épousée. On avait une maison à la campagne, sa famille est venue. »

Il parlait en bribes, Jean Castel. À petites gorgées. Ce colosse qui avait mené l'équipe de rugby du Racing – ses adversaires s'appelaient Jacques Chaban-Delmas et Georges Buis – avait un cœur de timide, un cœur de fille. Il ne racontait pas, il évoquait. Et il se répétait. Comme tous les autres, ses amis, ses « membres » dont il aimait à redire les exploits dérisoires avec une réelle admiration de jeunot ou de grand-père toujours au bord de l'apoplexie ou du fou rire. L'un d'eux refusait un verre sous prétexte qu'il avait « arrêté de boire » ? « Ça s'arrose ! », s'écriait-il aussitôt. Est-ce une qualité ou un défaut ? Il n'aimait que ceux qu'il aimait. Sa mauvaise foi était sans bornes. Untel n'avait pas « moi vivant, une chance d'entrer dans mon club ». Pourquoi ? Le malheureux, intimidé, l'avait « mal regardé ». En général – pas toujours, soyons juste – il s'agissait d'un ministre en exercice, d'un frère du roi d'Arabie ou d'un patron d'une multinationale. Snob ? Oh oui, mais, si l'on peut dire, dans le bon sens.

Le saint des saints de son établissement, quatre tables de bistro au rez-de-chaussée, il avait eu le culot de l'appeler « l'Élite ». N'y avaient accès que ceux qu'il jugeait dignes de ceux qui s'y étaient installés depuis l'inauguration, en 1962. On peut imaginer mieux pour renouveler les cadres ! Les autres, les exclus, piétinaient à l'entrée, essayaient de soudoyer Huguette ou Monique, les « dames de la porte » et, une fois éconduits, allaient répétant que, de toute façon, cette boîte de ringards n'avait aucun intérêt.

Comme ils avaient raison ! Et comme ils en ont économisé, du temps et des nuits ! Et comme on les comprend d'être à ce point furieux : ils ont tout loupé. Pendant près de quatre décennies, c'est là que ça s'est passé. De Bardot à Duras, de Buffet à Topor, de Romy Schneider à Ordonnez, de Belmondo à Charles de Gaulle – pas le général, le petit-fils, qui avait montré sa carte d'identité à la porte et qu'on avait fait rentrer pour rire parce qu'on l'avait pris pour un pickpocket, et qui n'avait fait rire personne… Oui, comme dirait Jacques Chazot ou Jean d'Ormesson, « il y avait tout le monde ».

Et le petit miracle de ce petit réduit, c’est qu’à la table du « commandant », « tout le monde » faisait gaffe. Une vanne de Bostel, de Kersauson ou d’Hubert Deschamps et le géant du cinéma, le faux roi du pétrole ou le vrai manitou de la politique perdaient pied. C’était ça, Castel, les rois étaient nus. Et leurs femmes se fichaient de leurs gueules et « retrouvaient leur identité de bonnes femmes », comme disait Signoret, et comme disait Sagan, « ça faisait des fins de nuits assez gaies ».

Assez de « people » ! Cet homme à la générosité de forban qui vient de s’en aller, après beaucoup d’autres de ses habitués, avait inventé l’après-Saint-Germain-des-Prés. Il est parti en douce comme il le faisait les derniers temps, vers 4 heures du matin, quand la convers’ battait son plein, sans dire au revoir, sans fermer la porte, et pour ceux qui restent, ça fait un sale courant d’air.

JEAN CAU (1925-1993)

Cau le maudit

Si le journalisme est un art, alors il aura été notre Goya

Il aura été, ces vingt dernières années, l'homme de lettres le plus haï de Paris. Et il faut dire qu'il y mettait du sien : intolérant, intolérable, volontaire pour tous les combats d'arrière-garde, pourfendeur de toutes les marginalités, maquillé jusqu'à la caricature en Montherlant des années 80, il lançait inlassablement à la jeunesse et à ceux qui s'en réclament : « Je ne suis plus des vôtres ! » Message reçu : pour la nouvelle génération, il n'était pas le fils de Sartre mais le cousin de Michel Droit.

Pour nous, il était celui qu'on n'aimait plus.

Cau est mort. Écrire ces trois mots, ces trois syllabes, c'est faire remonter, sanglot sec, la vieille photo des années 50. Ce n'est pas une figure de style, elle existe, cette photo : Sartre, Genet, Cau et Bost au bar du Pont-Royal. Il est le plus jeune, il mourra le dernier. C'est le temps du whisky baby, lui boit du Vittel. Terreur de se livrer, mépris des amitiés « molles ». Ce d'Artagnan existentialiste qui fait ses premières armes aux *Temps modernes* tout en servant de secrétaire à Sartre est le mouton noir de la « famille ». Déjà. Il est brun, beau, un peu raide, parle l'argot de Pigalle avec l'accent de Carcassonne, lit Cervantès et Labiche, « emballe » dans les dancings lugubres de la rue de la Gaîté, affiche un machisme de héros de

Série noire et croit sérieusement avoir trouvé une martingale pour gagner au baccara. Il déteste Camus et Saint-Exupéry – des « humanistes » ! – et méprise ceux du Bar Bac, les hussards de la jeune droite, Nimier et Blondin en tête, buveurs, mangeurs, esthètes. Il hait la bourgeoisie, ses prestiges, ses travers, mais aussi, ce qui est plus rare, ses plaisirs. La gauche lui est naturelle, familière, lui qui est né chez les pauvres et qui n'a connu de Paris – boursier bien sûr – que la khâgne austère de Louis-le-Grand. Écrire des livres ! Vous croyez que c'est facile quand on a dévoré pêle-mêle Goethe, Zévaco, Constant, Lorca et le sapeur Camember, qu'on est le copain de Genet et le secrétaire de Sartre ? Il sera donc journaliste. Le voici à *L'Express* – celui de Jean-Jacques Servan-Schreiber. En trois articles, sa carrière est faite. Mauriac se méfie un peu, mais pour Françoise Giroud, François Erval et Jean Daniel, pas de doute : une star est née.

Orson Welles, Guy Mollet, Hemingway, l'affaire Jacoud, Bardot ou l'OAS, il est tout terrain. Il casse le récit, à la Dos Passos, frôle la poésie d'un Giraudoux, cite – vingt lignes ! – le Cantique des cantiques, informe, annonce, dénonce… et écrase ses ennemis sous une ironie voltairienne avec une délicatesse de panzer. Méprisant l'adjectif – ou alors quinze de suite –, sec, abrupt, mais plus « littéraire » tu meurs. Sa plume de reporter à la Cendrars trempée dans l'encrier de Sartre, comment voudriez-vous qu'elle ne nous ait pas donné le vertige ?

Souvenez-vous de Cendrars ; « En ce temps-là, j'étais en mon adolescence… » Oui, nous en sortions à peine, de cette adolescence interminable, nous avions vingt ans, et Cau, cet aîné de dix ans, nous fascinait. Parce qu'il était le meilleur dans ce métier, qu'à sa suite nous avions choisi. C'est au fond la seule chose que je voulais dire dans ce petit article : il était le plus grand.

La seule chose, car pas plus qu'un autre je ne sais le secret de cette détresse, qui, jour après jour, article après article, le faisait dériver – talent intact, et c'est ce que nous lui pardonnions le moins… Pas plus qu'un autre je ne suis capable d'expliquer cette rage masochiste qui lui commandait de se poser en guerrier de l'ordre ancien, en ennemi – œil accusateur, cheveu noirci, poignée de main hésitante – de tous ceux qui ne crachaient pas comme lui sur les engagements, les erreurs et les ardeurs passées.

Cau l'imprécateur, Cau le pathétique, Cau le maudit qui, de ce qu'il appelait le grand naufrage de l'Occident, ne voulut épargner qu'une tombe,

celle de Sartre. Relisez le portrait du « petit homme » dans « Croquis de mémoire », c’est son chef-d’œuvre. Éblouissant. Fidèle. Je ne sais toujours pas si le journalisme est un art, mais si la réponse est oui, alors il aura été notre Goya.

ROGER CAZES (1912-1987)

Lipp et les ploucs

Comment un patron de brasserie régna sur Paris

Il est mort un jeudi, jour de cassoulet. Un de ces gros plats auxquels il ne touchait jamais. Non qu'il surveillât sa ligne comme ces jeunes cadres qu'il avait dans le nez – « Une heure et demie d'attente… » –, mais il n'avait guère de goût pour les nourritures qui alourdissent les estomacs et compromettent les après-midi. Depuis cinquante ans, Roger Cazes « mangeait un bout » en solitaire, sur le coup de 3 heures, sans jamais interrompre sa revue de presse, de *Libé* à *Minute*, et l'on peut dire que les journaux furent la seule chose qu'il dévora.

Patron héréditaire de Lipp, son père, Marcelin, natif de Laguiole (Aveyron), lui ayant légué la plus célèbre brasserie de Paris et du monde, « Monsieur Roger » ne régnait pas : il était « aux affaires ». La fréquentation triquotidienne de la classe politique lui avait enseigné le peu de goût de ses compatriotes pour le changement. Cet homme, chez qui, selon la formule consacrée, se faisaient et se défaisaient les gouvernements, craignait par-dessus tout les crises de régime. Aussi, l'introduction sur la carte du pied de porc-purée (1972) représente-t-elle dans l'histoire du Lipp une révolution presque aussi traumatisante que l'apparition, à la génération précédente, du cervelas-rémoulade (1931).

La France de Cazes est recouverte de nappes immaculées où brillent des « sérieux » de bière et des couverts d'argent. Maurras y croise Thorez. De Gaulle y rumine sa rage contre son patron, Pétain. Blum remonte le moral de Salengro. Derain et Picasso fraternisent sous l'Occupation et les céramiques du père de Léon-Paul Fargue. Sartre et Camus, Mendès et Mitterrand, Pompidou et Giscard sont là aussi : il faut bien que Paris sache qu'ils s'aiment.

Surtout s'ils passent, ne vous retournez pas : Cazes a l'œil à tout. La surprise ou la jubilation que vous montrez risque de vous faire entrer dans la seule catégorie sociale abhorrée par cet enfant de l'Aubrac : les ploucs. Alors, la prochaine fois, ne vous étonnez pas de vous retrouver au premier étage, l'enfer des snobs. Pour éviter la disgrâce, vous saluerez, mais discrètement, Marguerite Duras ou Robert-André Vivien, Edgar Faure ou Isabelle Adjani. Sans oublier le sénateur Dominique Pado et le journaliste Georges Roucayrol, les fidèles des fidèles.

Le ballet auquel vous participez vous remet enfin en mémoire la rengaine des anti-Lipp : on n'y mange pas si bien, c'est bruyant, il est impossible d'y tenir la moindre conversation intime, vous sacrifiez à la plus parisienne des aliénations. Bref, vous êtes un collabo de l'establishment. La critique la plus ingénue de l'institution me fut formulée, il y a peu, par une jeune consœur : « Lipp, c'est le paraître. » Et toc ! Hélas, l'être ne figurant pas au menu des restaurants – ou alors je ne les connais pas – j'ai continué à fréquenter chez Cazes.

Près de la porte-tambour, j'ai vu souvent trébucher de confusion les puissants de ce pays pendant le court chemin qui les séparait du patron. Lui, attend, son petit carton jaune à la main. L'œil est sévère, chiche la poignée de main. C'est l'autre – le client – qui arbore un sourire servile. C'est mon meilleur souvenir de cirque. Adieu, Monsieur Loyal du monde à l'envers.

JEAN COCTEAU (1889-1963)

Une rage de Cocteau

« Quarante ans qu'on me traite en gamin qui débute »

Roi de Paris ? Pauvre Jean ! On ne lui a jamais rien pardonné. Ni sa plume, ni son crayon, ni ses airs mystérieux, ni ses amitiés mirobolantes, ni ses amours. On ne pardonne qu'aux riches. Ou aux très pauvres. Soyez Proust, soyez Verlaine, mais surtout pas Cocteau ! Un bourgeois déguisé en artiste, un pique-assiette de la gloire, un dessin pas fini, un assoiffé de reconnaissance. Un éclat de diamant sous des tonnes de strass.

« Eluard me dit que je suis un grand poète mais il me le chuchote, il a trop peur, si Aragon l'entendait… » Il fait peur, le mirliflore. Il joue les magiciens avec des grâces de vieille actrice. Et si ce somnambule de Grand Guignol était vraiment capable de traverser les miroirs ? Ensevelissons-le sous les fleurs artificielles de chez Trousselier, boulevard Haussmann, en face de chez Proust. Ce sont les seules qu'il aime, ce truqueur. Et surtout, méfiez-vous de ses aveux : « Je suis nul, j'ai zéro en histoire et en géographie. » Il fait semblant, c'est un homme de posture, il s'adore.

Pauvre Jean ! « Quarante ans de chasse à l'homme. Quarante ans qu'on me traite en gamin qui débute. Quarante ans que je les emmerde. » (*Journal*, 1952.) Il a connu Apollinaire et Mallarmé, il a aimé l'art nègre avant les surréalistes, il a traîné Proust à une représentation de théâtre parce

que le rideau était peint par un jeune Espagnol. Proust a aimé et l'Espagnol est venu serrer la main à Proust, et l'Espagnol, c'était Picasso. C'était en 1917. Et vous voudriez qu'on lui pardonne cette chance insensée de s'être ainsi, à vingt ans, vautré dans l'entre-siècle ? Quarante ans plus tard, il a trépigné place des États-Unis, parce que j'étais invité à la première de Gilbert Bécaud et pas lui.

Pauvre Jean ! Picasso le faisait revenir dix fois avant de lui refuser finalement la litho que l'éditeur exigeait pour une réédition de *Plain-Chant*. Il déjeunait à l'œil au Véfour, mais il lui avait fallu faire des dessins sur le menu. Est-ce cela, être la coqueluche de Paris ? Il avait séduit Gide et Proust, découvert Genet avant Sartre, lancé Auric, Poulenc, le jazz et Piaf, aimé Marais, perdu Al Brown et Radiguet. Mais cette première manquée de Gilbert Bécaud !

Pourquoi j'aime Cocteau ? Parce que « *La chance est femme, elle est jalouse/Et quand la chance vous déteste/On ne peut pas risquer un geste/Miser un sou sur le tableau/Sans que la chance qui s'efface/Brouille les chiffres et les cartes/Aux tables de Monte-Carlo.* » Parce que j'ai appris dans les poèmes de Cocteau à lire, à aimer, à haïr. Et à ne respecter que les hommes perdus.

COLUCHE (1944-1986)

Coluche crève-cœur

Il ne fera plus de bruit sous vos fenêtres, circulez !

Et celle du clown qui meurt vous la connaissez ? C'est sa dernière. Elle est pas drôle, décidément. Dégueulasse ? Même pas : une histoire sinistre avec des mines contrites, des hommages officiels, des pardons de jésuites et des sociologismes de crémier. Une gueule de consensus.

Vous ne l'aimiez pas Coluche ? Moi, si. Vous le trouviez vulgaire ? Moi aussi. Vous aviez honte de rire ? Moi non plus. Jamais. Mais c'est vous qui avez gagné : les motards meurent plus vite. Fini la pétarade, Coluche ne fera plus de bruit sous vos fenêtres. Les amuseurs distingués ont de beaux jours devant eux, il ne dérangera plus personne.

Tout cela, bien sûr, est dit sans haine. Juste un peu d'humeur devant cette unanimité béate qui a déferlé sur les médias et dégouline des oraisons funèbres. Comme s'il n'y avait qu'une France alors qu'il y en a deux : celle qui pleure Coluche avec rage et celle qui porte son deuil avec complaisance.

Dans la maison de brique rouge, au parc Montsouris à Paris, c'est la première qui a défilé tout le week-end dernier devant son cercueil : des chômeurs, des jeunes, des Noirs, des vieux, des femmes, des estropiés et aussi – attention, hein ! – des mecs normaux. Et c'était un crève-cœur, ces

muets du grand cirque médiatique qui n’avaient jamais parlé que par sa bouche et qui maintenant se taisent.

Circulez, y a rien à voir mais y a à savoir : la contre-culture, cette Arlésienne qu’on n’attendait plus depuis les surréalistes, existait donc. Par le seul talent, par la seule force d’un gros Rital au nez rouge, aux couilles de bronze, au cœur tendre, dont je ne suis pas peu fier d’avoir été l’ami.

MARCEL DALIO (1899-1983)

Dalio, libre de suite

Mort sans un ami, sans un rond… c'est ça la règle du jeu ?

Les acteurs, ses frères, il les détestait. « Trop bêtes », disait-il, et il appuyait sur le *trop* avec ce mélange d'accent parigot et d'intonation mondaine à quoi se reconnaissent les rescapés du Fouquet's.

À quatre-vingts ans passés, avec ses cheveux trop teints, trop noirs, les dents de son dentier trop blanches, son costume d'alpaga trop bien coupé, il avait l'air d'un gamin qui s'est déguisé en vieux salaud pour rassurer une fausse dactylo. Il disait : « Enfin un film où on est vraiment en contact avec la jeunesse ! » Et il racontait ses cachetons dans des pornos X de catégorie Z, comme une vedette raconte ses débuts.

Lui, c'était plutôt ses adieux. Pas des adieux brillants à la Maurice Chevalier (« le plus con de tous ; à peine plus avare que les autres, mais beaucoup plus con »), non, des adieux à la Dalio, narines dilatées, moulinets de manchettes, sincèrement joyeux de récolter les emplois de la dernière déchéance.

Le Rosenthal de *La Grande Illusion*, le marquis de La Chesnaye de *La Règle du jeu*, voulait qu'on grave sur sa tombe : « Marcel Dalio, redemandé partout, libre de suite[*1]. » On appelle ça aujourd'hui l'humour juif new-yorkais. Rue des Rosiers, où il est né avec le siècle dans l'arrière-boutique

d’un marchand de harengs, son père, on n’avait pas attendu Woody Allen pour parler comme ça. On n’avait peur de rien puisqu’on avait peur de tout.

Israël Moshe Blauschild n’a pas vu la Gestapo emmener à la mort sa famille au complet : en 1941, Dalio est en Amérique. Hollywood a fait du métèque préféré de Renoir l’archétype du petit Français à béret basque. Un croupier dans *Shangai Gesture*, un tôlier dans *Casablanca* et même un curé dans *La Chanson de Bernadette* (Soubirous). Il rentre à la Libération, sans doute lassé du terroir qu’invoque inlassablement pour lui un autre exilé, son ami Gabin. « Un couple épouvantable avec Marlène ! Des bagarres sans arrêt ; il n’y avait que la boustifaille qui les réunissait ! Il les regrettait, ses vaches ! Ah ! ses vaches ! La guerre l’avait séparé de ses vaches ! Enfin, il était quand même beaucoup moins avare que Greta Garbo ! »

Quand il finit de dire cela, Dalio interprète immédiatement « J’irai revoir ma Normandie » avec un accent yiddish à couper au couteau. On pleure de rire. Lui aussi. Mais ce sont de vraies larmes. Il dit « Brasseur, Brasseur, j’aurais voulu mourir avec lui ». Il était disert intelligent et tendre.

Dalio aura survécu douze ans à son ami – le seul parmi les « fonds de teint » –, c’est ainsi qu’il appelait les acteurs. La Cinémathèque, c’est sûr, les télévisions, sans doute, vont faire à n’en plus finir des rétrospectives de la carrière de ce petit génie mort sans un rond, sans un ami, seul. C’est ça la règle du jeu ?

LUCKY DANA (1948-2002)

Les paris de Lucky

Il a cru à la chance, elle l'a trahi, bien sûr

Il a joué ses dernières cartes avec l'obstination d'un champion qui veut croire qu'une partie n'est jamais perdue. Mais la chance n'a pas tourné. Et Lucky est mort. À cinquante-trois ans. Contre toute justice. Contre toute logique. D'une cirrhose devenue cancer, lui qui ne buvait jamais. Emporté en deux mois, lui qui semblait bâti pour faire reculer, comme au rugby, les vagues de l'adversité.

C'était un costaud de charme, de chaleur et d'humour. Un orgueilleux au bord des larmes qui vivait ses passions dans le désordre, un désordre de prince. Passion des enfants, des femmes, des cartes, des chevaux, des tailleurs, des poètes, des cigares, des journaux : il ne se refusait rien.

Une revanche pour ce fils de gendarme de Tunis élevé à la dure pour devenir prof d'anglais ? Mauvaise pioche ! Dès ses premiers succès en compétitions de bridge – il deviendra champion de France – il a compris qu'il est fait pour les paris impossibles et qu'à en esquiver un seul il risque de louper l'essentiel. Alors, en boulimique, il assume. Homme de loisirs, il est le contraire d'un paresseux. Ainsi dans sa vie de journaliste, au *Matin* d'abord puis à *Télé Obs* et au *Nouvel Obs*, il s'impose par son talent d'écriture, bien sûr, mais plus encore par son sens inné de l'édition, du mot

en trop, du mot qui manque, ce que l’on prend pour du brio et qui n’est qu’un respect affectueux du lecteur : l’intriguer, le prendre, le garder.

Oui, en cela, et à relire ses chroniques de bridge, petits chefs-d’œuvre d’humour et d’érudition, qui n’en serait convaincu ? Lucien Dana était de la race des « tout bons ». Une expression à lui qui désignait ceux qui, en tous domaines, amitié, jeux, bouffe, séduction, étaient à l’opposé des « nazes ». Car il y avait un parler Lucky, mélange d’Audiard et de tunisois, de turfiste de Longchamp et de titi de Vincennes, de faux beauf exubérant et de lexicographe sourcilleux, qui lui valait dans les salles de rédaction une popularité chaleureuse dont il feignait de s’étonner.

Éternel débutant et père du régiment, il ne s’en servait pas pour dominer mais pour calmer le jeu. C’est pour cela aussi qu’il va tant manquer à ceux qui l’aimaient, et qui aujourd’hui maudissent celle que les joueurs osent à peine nommer parce qu’elle trahit toujours comme elle a trahi Lucky : la chance.

MARCEL DASSAULT (1892-1986)

Dassault et les petites valises

Comment un avionneur frileux s'est payé le siècle

Il ne lui restait qu'un ennemi, un seul : le froid. Les autres, il les a tous mis dans sa poche : les Allemands, en revenant vivant de Buchenwald ; les Américains, en construisant de meilleurs avions de combat ; les socialistes, en faisant cadeau au gouvernement Mauroy de 180 milliards de centimes ; les gaullistes, en les étouffant sous les subventions, soutiens et enveloppes en tout genre ; les antisémites enfin, en se faisant enterrer mardi dernier à Saint-Louis-des-Invalides.

Mais le froid ! Rien n'y fait. 36,5° à toute heure. Hypothermie. Pas de remède. Une recette : ne vous découvrez pas. Comme tous les jours, Marcel Dassault entre à midi dans la salle de rédaction de *Jours de France*, chapeau vissé sur la tête, écharpe de cachemire nouée sous le menton, pardessus doublé de fourrure, chaussures à semelles de crêpe. Il donne le bras à un petit homme très agité qui ne le quitte guère, Pierre Guillain de Bénouville. On l'appelle « Mon général ». C'est le directeur du journal. Lui, c'est « M'sieur Dassault ». Il a choisi de n'être que rédacteur en chef, comme Nasser est colonel. Il déteste les photos floues. Personne n'a ri quand il a demandé un jour qui était l'auteur de cette photo « toute

bougée », qu'on lui a répondu : « C'est du bélino, M'sieur Dassault » et qu'il a dit : « Y a qu'à foutre ce Bélino à la porte. »

Aujourd'hui, il demande qu'on lui projette des photos de mode. Les mannequins – qui ne doivent être ni des « poules » ni des « rombières » – ne lui plaisent pas. On supprimera donc le sujet. Mais l'imprimerie attend et rien n'est prêt. Dassault : « Y a qu'à mettre à la place une pièce de Sacha Guitry, ça fait toujours bon effet. » La voix de nez, haut perchée, semble sortir d'un phonographe à pavillon, l'accent est faubourien. C'est le baron de Courcelles doublé par Arletty ou Carette. Personne n'a protesté, et Roger, le motard, part sur les chapeaux de roues acheter un exemplaire de *Faisons un rêve* dont on ne publiera, bien sûr, que le premier acte. En repartant, Dassault prend un jeune reporter par les bras : « Alors vous allez manger ? Du saucisson, je suis sûr…

— Oui M'sieur Dassault.

— Vous en avez de la chance ! »

Il adore le saucisson, il n'y a pas droit, on le trouve bête et touchant, on sait qu'il n'en a plus pour longtemps parce qu'il a été déporté et qu'il a près de soixante-dix ans. Nous sommes en 1960, sa légende n'a pas encore commencé.

On sait qu'il est l'Argent, comme de Gaulle est l'Histoire, Mauriac la Littérature et Bardot le Sexe. Mais rien de plus. L'actualité immédiate, en cette fin de guerre d'Algérie, occupe trop les esprits : le virus passéiste des biographies est encore à naître. Alors, de ce « César frileux » (dixit Mauriac) qui refuse toute interview et ne se raconte jamais, on ne connaît que deux ragots et trois anecdotes – la maison achetée sans la voir au bord de la Seine, à Villennes, et que, sitôt installée, il fait cerner de hauts murs parce que la vue de l'eau l'attriste. La liasse de billets de 500 francs qu'il partage entre nous chaque lundi matin en disant : « Ça, c'est sur la petite caisse, sinon vous paieriez trop d'impôts et c'est moi qui deviendrait encore plus riche. » Et puis, un beau jour, il sort de sa poche un paquet de bonbons à la menthe à la place de la liasse et il nous en offre un à chacun. Et nous mangeons les bonbons ! L'interdiction de parler de la mort ou de photographier un barbu dans les colonnes de *Jours de France* parce que « si c'est ça la vie en rose, alors là, vous repasserez ! ». La gravité avec laquelle il reproche à un secrétaire de rédaction de courir dans le couloir : « Vous

vous rendez compte, vous auriez pu me bousculer, tout simplement ! » Bref cette façon de s'amuser de sa puissance et d'abuser de sa faiblesse…

Mais l'avionneur génial, l'homme politique qui manigance les alliances et les ruptures, aide Soustelle à passer en Espagne dans le coffre d'une voiture, finance *tous* les partis politiques, même le PC par l'intermédiaire de Marcel Paul qui lui a sauvé la vie à Buchenwald, le patron social qui a accordé une semaine de congés payés à ses ouvriers un an avant le Front populaire, et qui, dès 1936, leur en offre trois, juste avant d'être nationalisé, contre une indemnité de 17 millions – « Ma chance ! » – par « ce Monsieur Blum qui était si bon »…

Tout cela est si flou pour nous que lorsque au début de l'année 1962 il nous réunit pour nous dire : « Bon, alors, puisque personne ne va nous rendre l'Algérie, y a qu'à soutenir le général de Gaulle, qui est quand même quelqu'un de très bien », cette incursion du patron dans le commentaire politique nous semble presque incongrue. Il est pourtant député depuis 1951 mais il est bien entendu que « l'actualité, ici, c'est les princesses et les actrices », que si nous sommes à son service, c'est précisément pour cette raison : aucun journal n'étant assez à gauche – ou assez à droite – pour exprimer librement nos opinions, nous avons choisi la frivolité. Vieille chanson, confortable alibi…

Pour la première fois donc, Dassault nous entretient d'un sujet sérieux. Il parle. Et c'est comme si l'homme d'ombre et de secret brisait enfin le mur du silence qu'il avait édifié autour de lui depuis la Libération. Ce n'est pas un hasard : il y a quelques semaines, son premier Mystère a franchi le mur du son. Le double bang de la superpuissance annonce les années Dassault. Ce vieillard dolent a encore près d'un quart de siècle devant lui pour accomplir la dernière phase de son ascension. Avec la force de frappe décidée par de Gaulle, les crédits publiques et les commandes des forces armées permettent un essor fabuleux et à peu de risques à son entreprise aéronautique qui exportera désormais des matériels de guerre pour le compte de l'État. Bref, on ne sait plus où s'arrête Dassault et où commence l'État. La Cour des comptes crie périodiquement au scandale, mais quel responsable politique oserait revoir ce contrat de mariage fondé sur un faisceau d'intérêts puissamment imbriqués : emploi, indépendance nationale, libéralisme économique, balance commerciale ?… De Gaulle, qui n'a guère de sympathie pour Dassault – « Quoi, il veut devenir ministre de

la Construction, avait-il dit en 1958, il n’est donc pas assez riche comme ça ! » –, lui laisse cependant carte blanche.

Et, vingt ans plus tard, Mitterrand écoute avec un intérêt passionné les récits quotidiens que lui font Pierre Mauroy et les négociateurs – Georges Lemoine, Pierre Barthélemy – chargés de mener à bien la nationalisation du groupe. Il les accueille sous les dorures de son bureau du Rond-Point des Champs-Élysées : « Bon alors, c’est la loi, hein ! il faut bien l’appliquer », dit-il en souriant. Et tout en expliquant calmement le casse-tête des filiales, sociétés annexes, usines de sous-traitance, plus-values sur les brevets, etc., il jette sa bombe : il offre à l’État 26 % des parts des avions Marcel Dassault, soit 180 milliards de centimes.

Contrepartie ? Pas de contrepartie. Il demande seulement, puisqu’il peut encore être utile, à demeurer conseiller technique de l’entreprise et que Benno-Claude Vallières, son collaborateur depuis les années 30, en demeure le PDG. Bref, que les choses restent en l’état. Accordé, bien sûr. Qui a fait un marché de dupes ? « Les bonnes affaires, répondent en chœur le gouvernement et Dassault, sont bonnes pour les deux parties. » S’ils le disent…

Marcel Dassault aimait-il l’argent ? L’homme de très loin le plus riche de France avait des goûts simples, ne buvait ni ne fumait et, comme il aimait à le répéter : « On a beau être riche, on ne peut pas manger deux poulets par jour quand même ! » La puissance, la réussite, la consécration, il en avait depuis longtemps fait le tour : son hélice – la fameuse hélice en bois qu’il avait dessinée et construite avec son vieux complice Henri Potez dans l’atelier d’un ébéniste rue du faubourg Saint-Antoine qui deviendra son beau-père – équipait l’appareil de Guynemer. L’avion qui amena et ramena Daladier de Munich était un Bloch. Ses Mystères, ses Ouragans, ses Falcons et ses Mirages avaient été préférés aux productions des géants américains. Des politiciens au-dessus de tout soupçon s’étaient tortillés dans son bureau en attendant qu’il ordonne au téléphone : « Y a qu’à prendre une petite valise bien pleine et la remettre à notre ami. »

Avec son teint de cire rose, sa silhouette de musée Grévin, ses petites mains d’ivoire qui dessinaient comme nul autre le fuselage des mastodontes supersoniques, cet homme peu rancunier a passé sa vie à prendre des revanches : contre la droite de l’entre-deux-guerres qui insultait le petit juif et ses « cercueils volants » ; contre la gauche qui trouvait immorale la

réussite de ce capitaliste monopolistique ; contre la nature qui l'avait fait malingre, frileux et rêveur alors que ses deux frères aînés, Darius-Paul et René, avaient bien réussi dans leur peau et dans leurs études et s'étaient retrouvés respectivement général d'armée et chirurgien des hôpitaux.

Ainsi Proust… Peut-on oser comparer les deux Marcel ? Vingt ans seulement séparent leurs naissances. L'un et l'autre sont fils de médecins aisés élevés par une mère trop aimante dans le cocon de cette bourgeoisie parisienne « d'origine israélite » qui envoie ses enfants au Petit-Condorcet ; l'un et l'autre mirent tout leur peu d'énergie au service d'une œuvre unique…

Et voilà comment Marcel Dassault s'est payé le siècle.

FRANÇOISE DOLTO (1914-1996)

La mère-veilleuse

Le secret de cette psychanalyste atypique : elle a guéri des milliers d'enfants

Elle disait : *« J'étais veuve de guerre à sept ans. »* Et on y croyait. La petite fille en robe de deuil qui s'était crue fiancée à un oncle tombé au champ d'honneur, on la voyait, là, devant soi. Françoise Dolto avait alors juste soixante ans, l'enfance n'avait pas quitté son regard et son regard ne quittait pas le vôtre. Des épaules de lutteuse, un torse puissant, un port de tête de demoiselle des beaux quartiers, une ingénue déguisée en mamma. Son secret, on ne mettait pas longtemps à le découvrir : elle n'avait pas besoin d'expliquer, de traduire pour transmettre l'imaginaire. Elle racontait. Sa vie et la vôtre. Des milliers d'enfants ont par sa parole retrouvé leur chemin perdu. Et du chapelet de paradoxes qui ont marqué les quatre-vingts années de la vie terrestre de Dolto-la-sorcière, Dolto-la-fée, celui-ci n'était pas le moindre : elle était psychanalyste et elle guérissait.

Novembre 1968. Chez elle, rue Saint-Jacques. Un bureau-cabinet dont les fenêtres donnent sur le jardin de l'Institut des enfants sourds-muets. C'est l'heure de la récréation, ils font du bruit. Elle rit de ma surprise : *« Mais ils ont leur voix à eux ! Il y a des jours où ils font un boucan de tous les diables. »* Elle est assise très droite derrière une table minuscule contre la fenêtre, l'inévitable divan est encombré de livres. *« J'ai réfléchi*, dit-elle,

pour votre journal, c'est non ! Vous m'avez "eue" au téléphone en me disant que vous avez été passionné par le compte rendu de cette cure d'enfant psychotique que j'ai donné aux éditions Recherches. Mais je n'ai rien à ajouter. Et je n'ai jamais accepté d'interviews. Je crois que je serais nulle… »

Quatre heures plus tard, elle parlait toujours. On connaît la suite : la couverture du *Nouvel Observateur*, les émissions sur France-Inter, *le Cas Dominique*, son premier livre suivi d'une œuvre de vingt-sept volumes, la télévision enfin et un « Apostrophes » à elle seule consacré.

À la vérité, son humour, son bon sens, son formidable désir de partager son savoir, faisaient d'emblée de cette lacanienne inconnue hors des cercles psychanalytiques ce qu'il sera convenu plus tard d'appeler une bête de médias. Vers l'inconscient compliqué, elle volait avec des idées simples et en rapportait des propos limpides. La seule psy capable de sortir sans son rewriter. Le discours de l'évidence, l'autorité de l'expérience pratique : pas un seul de ses pairs n'osa critiquer ouvertement cette empêcheuse de jargonner en rond. Ils assistaient, médusés, à cette opération portes ouvertes de leur propre institution sans tenter la moindre parade, les plus cyniques calculant sans doute l'intérêt des retombées d'une telle publicité, les autres préférant feindre l'indifférence. Car eux savaient depuis longtemps, si le grand public la découvrait enfin, que rien n'arrêtait jamais la tornade Dolto.

Déjà, en 1939, quand elle passe sa thèse de doctorat, « Psychanalyse et pédiatrie » – qui n'a été publiée en librairie qu'en 1971 ! –, on la chahute, on la traite de farfelue. À la Société de Psychanalyse, c'est le tollé. *« Freud*, expliquera-t-elle bien plus tard, *ne s'était intéressé aux enfants qu'à travers les adultes. Il n'a relaté qu'un seul cas : la phobie du petit Hans. La psychanalyse d'enfant existait à peine. Mes confrères étaient déroutés. L'un d'eux m'a même dit que si on se mettait à s'occuper des petits il n'y aurait plus d'adultes malades et donc plus de clients ! »* Les chiens aboient, le bulldozer passe. Sa grande idée, qui semble évidente aujourd'hui, est toute simple – puisque tout se joue dans la prime enfance et même dans le ventre maternel, c'est avant cinq-six ans que tout se soigne. Incompréhension et sarcasmes ne l'entament guère : *« cette dame qui s'intéresse au pipi au lit »*, comme la surnomme élégamment un de ses confrères célèbres, poursuit sa recherche. La seule justification qu'elle consent à fournir : *« Pourtant, je ne travaille qu'avec l'outil fourni par Freud. »*

Elle devra attendre les années 50 pour qu'un psychiatre, assistant à sa consultation, fasse un jour cet aveu : *« Elle leur disait vous et leur parlait le langage des adultes. Et les enfants la comprenaient. »* Ingénuité et stupeur d'évangéliste : il y a eu, c'est vrai, quelque chose de messianique, de magique – elle détestait ce mot – dans la pratique de Françoise Dolto. Vrai aussi que sa foi ne s'est jamais altérée au contact de la théorie analytique. La guérisseuse d'âmes faisait feu de tout bois…

Pourtant le témoignage encore inédit qu'elle nous laisse sur ses premières relations avec Dieu est terrifiant : *« En 1920, ma sœur aînée est morte d'un cancer. Elle avait dix-huit ans. J'en avais douze, j'étais enfant de corps et d'esprit […]. Ma mère m'a annoncé la veille de ma première communion que ma sœur avait une maladie mortelle que les médecins ne savaient pas guérir ; mais que Dieu pouvait faire un miracle, qu'il faisait des miracles quand un enfant faisait une prière. Elle se raccrochait à n'importe quoi, la pauvre femme, et elle m'a expliqué que personne ne pouvait être plus pur qu'un enfant qui faisait sa première communion, donc si je lui adressais une prière, Dieu ferait peut-être un miracle […]. Et comme je n'ai pas su faire une prière assez bien, ma sœur aînée est morte deux mois après et je me suis sentie tout à fait coupable, et ma mère me l'a confirmé. Elle m'a dit : "Tu vois, tu n'as pas su prier." […] Ma mère ne pouvait pas supporter qu'ayant dû perdre l'une de ses filles ce n'ait pas été moi la morte. Elle était dingue dans sa douleur de mère. »*

Enfance gâchée, et qui, comme toujours, expliquera tout. Dans la grande maison bourgeoise des Marette – père et grand-père polytechniciens, oncle général, etc. –, le deuil s'installe à nouveau (après la disparition du parrain dont Françoise s'est crue à sept ans *« veuve de guerre »*). Et pour toujours. Même la naissance d'un dernier enfant, Jacques Marette, qui sera un jour ministre de De Gaulle, ne pourra troubler l'ordre mortuaire qui règne désormais.

Première en classe, Françoise Marette se voit refuser par ses parents l'autorisation de se présenter au bac *(« Une fille qui a son bac est inmariable »)*. Elle le passe quand même. Passionnée par ce petit frère de treize ans son cadet, elle annonce qu'elle veut devenir médecin d'enfants. Nouveau refus *(« Tu ne feras pas médecine, c'est un milieu où tout le monde couche »)*. On l'autorise de guerre lasse à passer un diplôme d'infirmière. Elle a vingt-quatre ans quand son père consent enfin à la

laisser s’inscrire à la faculté de médecine. À condition, bien sûr, de quitter la maison familiale. Externe des hôpitaux, presque tout son maigre salaire lui sert à payer… devinez quoi ? Une psy-cha-na-lyse !

Nous sommes en 1934. Pédiatre, puis interne des hôpitaux psychiatriques, elle refuse de faire carrière *« à l’asile »* et commence sa recherche. Cinq ans plus tard, elle soutient sa thèse, « Psychanalyse et pédiatrie », en apporte un exemplaire à sa mère. Elle le retrouvera dans la cuisine couvert de papiers gras. *« Ça ne mérite que ça ! Ce monsieur Freud est un vilain monsieur »*, déclare Mme Marette.

Sa vie commence enfin. En 1941, elle rencontre un médecin russe émigré de Crimée, Boris Dolto. Elle l’épouse. *« Évidemment, ça ne pouvait être qu’un Tartare ! »*, dira M. Marette père, qui ne vivra pas assez longtemps pour assister à l’irrésistible ascension du premier de ses trois petits-enfants – le chanteur Carlos. Décidément, cette fille ne fait rien comme les autres…

À la mort de Lacan en 1981, Françoise Dolto a confié à un journaliste : *« Souvent, je lui disais : “Je ne comprends pas ce que tu dis” et il me répondait : “Mais ce que j’essaie de dire, toi tu le fais !” »*

Une recherche commune de plus de trente ans venait de s’achever. Lacan avait été le premier à défendre la thèse de Dolto. Elle l’appelait le Grand Dragon, lui l’appelait le Petit Dragon. Duo étrange du père-sévère et de la mère-veilleuse. L’un complique, l’autre simplifie, l’un terrorise, l’autre donne confiance, l’un prête l’oreille, l’autre donne la main, l’un fait des séminaires, l’autre crée des centres d’accueil pour enfants désadaptés, les fameuses « maisons vertes ».

« Je veux de l’amour et de l’humour », c’est la phrase que Françoise Dolto, qui ne pouvait plus quitter son lit, répétait souvent ces deux derniers mois. Et ses enfants la faisaient rire. Quelques heures avant de mourir, elle leur a dit : *« Ce n’est rien de grave, je suis paisible. C’est juste une fin de vie qui se déroule. »*

MARGUERITE DURAS (1914-1996)

Jamais trop Duras

Une fois morte son génie échappe enfin aux ricaneurs

« Tu me tues, tu me fais du bien. » Elle répète cent fois la phrase en appuyant sur le mot *fais* et franchement, on n'en peut plus de cette voix incantatoire qui, de sa chambre où elle enregistre sur un magnétophone le dialogue d'*Hiroshima*, nous parvient, toutes portes fermées, jusqu'au petit salon où nous jouons aux cartes. C'était cela, Marguerite Duras, en 1959, rue Saint-Benoît : une femme avec cinq hommes dans la pièce à côté, qui cherche devant son Nagra l'intonation reprise plus tard, au souffle près, par l'héroïne d'*Hiroshima mon amour*. On l'aime pour mille raisons, mais pour le film on craint le pire. Elle en fait trop, comme toujours. Resnais lui a demandé une histoire sur fond d'horreur nucléaire et elle écrit l'hymne à l'amour. Personne ne sait encore qu'elle est Piaf. Même petit oiseau noir, même malheur, même stridence, même refus d'un corps trop frêle, même impudeur – Piaf avait répondu à quelqu'un qui lui reprochait de mal choisir ses trop nombreux amants : « On n'est pas responsable de son physique ! » – Duras aussi aurait pu le dire… –, même volonté de puissance, même pitié.

Même génie ? Piaf haussait les épaules devant ce mot. Pas Duras. Un jour après son Goncourt, je lui ai dit : « Maintenant que tu as un succès mondial… » Elle m'a coupé : « Pas mondial, cosmique. » J'ai dit en riant

que si elle continuait, j'allais laisser cette phrase dans l'entretien pour *L'Obs*. Elle : « Tu peux, c'est la vérité. » Je l'ai supprimée. Je la rétablis aujourd'hui parce que, morte, elle échappe enfin à tous les ricaneurs. Elle était démesurée dans ses jugements, sur elle-même comme sur les autres, dans ses haines, dans ses amours, dans ses trucages, et seule la postérité saura la prendre comme elle était. C'est-à-dire comme ce mensonge qui dit toujours la vérité dont parle Cocteau.

Elle a passé sa vie à se cogner aux vitres. Ses petits cahiers couverts de pattes de mouche ne racontaient rien d'autre que ses télescopages avec le monde réel. Sa phrase est toujours trop courte ou trop longue, comme si les mots lui étaient imposés, comme si sa fameuse musique, au fond, ne lui plaisait guère. Elle dit : « C'est Duras. » Et elle jouit de votre embarras devant une telle prétention. Queneau qui l'avait découverte avec *Un barrage contre le Pacifique* voulait faire d'elle un romancier à l'américaine, une sorte de Faulkner indochinois et raturait ses manuscrits. « Trop féminin… » Ce qu'il se gourait, fillette…

C'était les années 50. L'ombre de Sartre-Beauvoir-Camus occupait l'horizon de Saint-Germain-des-Prés jusqu'à l'océan Pacifique. Elle choisit donc le communisme, le Nouveau Roman et la porte étroite des Éditions de Minuit. De ce malentendu allait naître le grand écrivain populaire le plus atypique du siècle. Un peu comme Prévert avec les surréalistes.

La voix de Marguerite. Sa voix d'étranglée. Ses fous rires. Son goût pour les blagues idiotes. Ses colères, ses larmes : « J'étais enfant, il y a eu des malheurs dans ma famille, très graves, la mort du père y comprise, les terres incultivables, etc. J'ai grandi, j'ai fait l'université, j'ai eu des amants, j'ai réussi mes examens, j'ai écrit, il y a eu la guerre, puis la Libération et, tout d'un coup, je me suis réveillée et c'était Auschwitz. Sept millions de juifs assassinés. Depuis, quoi que je fasse, je ne suis jamais tout à fait sortie de ce territoire-là, celui des juifs, de leur massacre. C'est devenu pour moi le malheur de tous. J'étais aux "Crimes hitlériens", au cabinet de François Mitterrand, quand il était ministre des Anciens combattants, tout de suite après la guerre, et j'attendais mon mari déporté, Robert Antelme. J'ai donc tout su très tôt. Oui, c'est bien ça, j'ai dormi pendant trente ans, et il me semble que j'ai été tuée » (Entretien paru dans *Le Nouvel Observateur* du 14 novembre 1986).

Pour cela aussi, pour cela surtout, j'aimais Marguerite.

Que dire d’autre ? Relisez *La Douleur*. Essayez de revoir un film oublié, *Une aussi longue absence*.

La seconde vie de Marguerite Duras aura duré cinquante ans. Elle a manqué de peu la fin de ce siècle, de cette drôle d’histoire qui fut la sienne, avec des hommes navrants, empêtrés dans leurs contradictions, avec des souvenirs qui ne veulent pas mourir, avec des femmes qui disent leur désir avec ses mots à elle.

FEDERICO FELLINI (1920-1993)

Federico extérieurs nuit

Seize ans avant sa mort, il parlait de politique, de tourisme et des femmes. Et regardait passer son siècle

Il avait tout vu, tout prévu, et même que nous attendrions sa mort en paparazzi honnêtes, ces monstres qu'il avait inventés. Depuis deux semaines, dans les rédactions, « tout était prêt », nécros, rétrospectives, hommages et larmes… Fellini ne tournait plus ? Et après ? Pourquoi toujours vouloir que l'œuvre d'un génie soit encore devant lui ? À d'autres de se battre pour tenter de sauver un cinéma européen moribond. Lui, il avait déjà donné : *I Vitelloni*, *La Dolce Vita*, *Amarcord*, plus dix-huit autres films. Revoir *Amarcord* le soir de la mort de Federico Fellini, sur France 2… On l'a mis à la place de « Musiques au cœur », à 23 h 05, et on a annoncé cela comme une prouesse ! Pas à 20 h 50 : on a gardé James Bond, vous ne vouliez quand même pas que l'on gâchât l'audimat ! C'est la vie, et si vous n'êtes pas d'accord, c'est que vous n'avez rien compris : les propres héros de Fellini étaient des fans de Toto, pas de Shakespeare.

Une dizaine d'heures avec Fellini, il y a dix-sept ans, à Rome. Il venait de faire son *Casanova*, la critique avait été mauvaise, Rome était terrorisée par les Brigades rouges, et lui-même était terrorisé par cette atmosphère de terreur. Il ne voulait pas aller prendre un verre dans un endroit public par

peur des bombes, alors il me raccompagnait à l'Hôtel de la Ville et je le raccompagnais chez lui et il me raccompagnait et ainsi de suite, comme on le fait ces nuits d'hiver après le cinéma, col de pardessus relevé, dans ces villes dites chaudes et qui sont plus glacées que les autres en hiver.

C'était en février 1976. Les journaux ne parlaient que du « compromis historique » entre le PC et la Démocratie chrétienne. « Ne l'écris pas, mais je n'ai eu que deux vrais ennemis dans ma vie, les curés et les communistes, et le jour où le Vatican et Moscou s'embrassent, tu voudrais que je mette un cierge ! » Au coin de la via Sistina, une pute qui a l'air de sortir d'un film de… Rosselini, brune, maigre et triste. Elle le reconnaît : « Maestro, maestro ! Un autographe ! » Il rentre le cou, baisse la tête, comme un potache d'*Amarcord*, me serre le coude. « Si je lui parle, elle va me faire du chantage au bureau ! Et je ne la connais pas ! Et en plus, ma femme est jalouse ! » La fille insiste, tourne autour de nous. Alors il sort un stylo et il écrit sur le papier qu'elle lui tend après qu'il lui eut demandé, avec une voix de théâtre, son prénom : « À Antonietta, son amant passionné pour la vie, Federico Fellini. » Nuit de garçons, de vitelloni, autour de la place d'Espagne, nuit de province de Rome, Rome province du monde.

Amarcord veut dire « je me souviens ». Il aura donc passé sa vie, pendant les longs loisirs que lui laissaient ses tournages de Cinecittà, où il régnait en despote, à marcher au hasard dans sa jeunesse. « Tu es déçu, hein, tu es là dans Rome, à 1 heure du matin, avec l'inventeur de la dolce vita, et pas une femme avec nous, même pas cette putain, regarde-la courir, elle va montrer son autographe à ses copines ! Tu raconteras pas ça, hein ! » J'ai promis et tenu. Aujourd'hui il y a prescription. « De toute façon, les bonnes interviews c'est inventé, tu n'as qu'à inventer. J'ai tellement menti que je ne sais plus ce que je fais, ce que je suis, ce que j'aime… Oui, j'aime dessiner. Et recevoir les acteurs avant les films : ça dure des mois, c'est vraiment bien, je voudrais que ça dure toute la vie, mon bureau et les filles qui passent, et les nains et les grands, et les dames avec leur rimmel. Elles mettent encore du rimmel sur les cils de la paupière inférieure à Paris ? Ici, elles le font de moins en moins. C'est pourtant ce qu'il y a de mieux. Elles savent jamais ce qui est bien, c'est pourquoi je suis là. »

Paris, il n'y vient jamais. Horreur du train, panique de l'avion. Et qu'y ferait-il ? New York, Cannes ou Hollywood, c'est bon pour un festival, ou un oscar – il en a eu cinq, record du monde – mais pas pour y vivre, ni

surtout pour y manger. C’est de chez lui qu’il a regardé passer le siècle, ce siècle qu’il a réinventé, sans révolte ni théorie, sans maître ni descendance, comme Proust, comme Picasso. Comme tous les artistes, comme tous les menteurs, il n’était pas à un paradoxe près : même cette télévision qu’il haïssait, il a accepté de tourner pour elle (*Prova d’orchestra*) « pour montrer que la technique, c’est comme la philosophie et comme l’Amérique, ça n’existe pas ». Reste l’art, seule vérité.

À son enterrement religieux – mais oui, religieux, souvenez-vous du petit garçon d’*Amarcord*, à l’enterrement de sa mère : « Papa, signe-toi, les gens nous regardent ! » – il y aura, c’est sûr, un enfant de chœur qui fixera, affolé, les yeux trop maquillés d’une divorcée aux longues jambes et on entendra, en contrepoint des grandes orgues, la divine musique de Nino Rota.

LÉO FERRÉ (1916-1993)

Le roman du grand Ferré

Il a fait descendre dans la rue Aragon, Baudelaire, Rutebeuf… et Léo ! Mais pour ce fou des mots, ce fou des notes, la revanche était à venir

On se demandait si demain, dimanche, il ferait assez beau pour aller à la plage et la télé, à minuit, a annoncé que Léo Ferré était mort, et après le « oh merde ! » qui accueille ce genre de nouvelles, il y a eu la seconde de silence, ce petit entracte intime à quoi l'on reconnaît, à la longue, « les pianos du cœur et les violons de l'âme ».

C'est un truc bizarre, la chanson, c'est un fil de barbe à papa, deux phrases, trois notes qui s'en vont, s'oublient, reviennent, s'installent et vous relient à vous-même. Dites-moi vos six chansons préférées et je vous raconte votre vie et je vous fais pleurer. C'est « l'art personnel », le chromosome de la mélancolie qui marque les membres d'une même famille. Dès que tu fredonnes, petit, c'est un aveu que tu balbuties. On imagine bien Léo disant cela avec sa voix de gorge, son regard de myope faussement diabolique et son orgueil de fils de croupier monégasque qui n'en revient pas de parler couramment l'Aragon. C'est sa langue préférée. Il parle aussi le Villon, le Rutebeuf, le Rimbaud, le Baudelaire, l'Apollinaire.

Mettez ce polyglotte devant un orgue de Barbarie, un piano ou un orchestre symphonique et admirez le magicien. Ni vu ni connu j't'enchante. C'est Hugo qui disait : « Défense de déposer de la musique le long de mes vers. » Ferré a désobéi au patron. Tant mieux ! Si, entre Sheila et Vanessa, s'échappe de votre transistor « *Que sont mes amis devenus/Que j'avais de si près tenus/Et tant aimés… ?* », c'est grâce à Léo. Si « l'Affiche rouge » – « *Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles* » – et « l'Étrangère » – « *Elle avait la marche légère/Et de longues jambes de faon/J'aimais déjà les étrangères/Quand j'étais un petit enfant* » – ont fait la pige à « Bambino », c'est grâce à Léo. Vous avez dit « culture de masse » ? Ne cherchez pas ailleurs. Aragon : « c'est par Ferré que ma poésie est descendue dans la rue ».

Comment, là où Gabriel Fauré, Debussy, Reynaldo Hahn et tant d'autres ont échoué (avec le grand Verlaine notamment), un pianiste de bar a-t-il réussi ? Tout simplement parce que ce génial metteur en musique était aussi un fou des mots. Un poète en *mineur*, ce qui n'est pas du tout la même chose qu'un poète mineur ni qu'un faiseur de chansons. Dans cette première catégorie, cet olympe des auteurs-compositeurs-interprètes, il n'y a que trois champions : Charles Trenet, qu'on peut aussi appeler « Dieu » ou « papa », au choix, Serge Gainsbourg et Léo Ferré. Et Brel ? Et Brassens ? Eh bien non, j'attends, résigné, les lettres d'injures, mais ils ne sont pas sur la liste. D'accord pour accorder à Brassens tous les premiers prix : de camaraderie, de versification, de modestie, de terroir et de feux de camp, mais il y a de l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine dans cet artiste à l'ancienne. Ce Ronsard sétois était si appliqué à faire du haute époque qu'il est passé à côté de la sienne. Et, près d'un demi-siècle après leurs débuts, on s'aperçoit que c'est Ferré qui a raflé la mise.

Ferré l'antipathique, le grimaçant, l'anarcho-médiatique, l'amoureux des guenons, le révolté-opportuniste, le millionnaire qui n'en finissait pas de ressasser ses cinq ans de vache enragée, le faux humaniste jamais débarrassé de son mauvais goût Côte d'Azur était un vrai poète. « *T'es toute nue sous ton pull/Y a la rue qu'est maboule* », c'est le « *Mignonne, allons voir…* » de la fin du siècle. Il le savait, mais il était trop occupé à gérer sa rage et ses larmes pour en être satisfait. Pour lui, il n'y avait de succès qu'arrachés à l'ennemi, de consécration qu'imposée aux salauds, de prière qu'assortie d'une menace. Une caricature d'enfant du siècle, que la fréquentation des poètes, loin d'apaiser, rendait furieux. Il se voyait sur

terre pour venger Rutebeuf qui avait eu froid : *« Et droit au cul quand bise vente/Le vent me vient/Le vent m'évente… »*, pour venger Mozart enterré dans la fosse commune, pour venger Van Gogh et Verlaine et Rimbaud, et « *tous ces pauvres types qui vivent de leur plume/Ou qui ne vivent pas, c'est selon la saison »*, et *« Les copains d'la neuille, les frangins d'la night, ceux qu'ont l'portefeuille plus ou moins all right* ».

Pour venger aussi Léo, bien sûr, le petit soprano de la cathédrale de Monaco qui a fait Sciences-Po Paris et accompagne Lys Gauty au piano dans les night-clubs… Qui montre ses premières chansons à Cocteau, à Trenet et, parce qu'il est vraiment trop laid, se fait virer… Qui croit avoir trouvé sa première chance avec Piaf, mais sa chanson, « les Amants de Paris », qu'elle lui achète en 1945, elle ne la chantera que trois ans plus tard. Et, entre-temps, *« pour béqueter, faut bosser mon p'tit père »* (« Monsieur Tout Blanc », chef-d'œuvre), alors il s'essaie au cabaret. C'est le Quod Libet, rue Saint-Guillaume, puis le Bar vert et l'Échelle de Jacob, rue Jacob. Il y chante « l'Inconnue de Londres » et « les Amoureux du Havre » (qui *« n'ont pas besoin d'la mer/Et les bateaux se navrent/D'être toujours seuls sur la mer/Je t'aime, tu m'aimes, on s'aimera »*). Mais ce succès qui ne vient pas (*« Et nos soirées sans cinéma/Et notre pitance incertaine… »*), ce succès, c'est de l'autre côté du boulevard Saint-Germain qu'on le trouve : à la Rose rouge, où Gréco, Mouloudji et les Frères Jacques font un malheur. Il propose des chansons. Refusées. Il faudra attendre dix ans pour que Gréco mette « Jolie Môme » à son répertoire et vingt ans pour que Montand – qui n'a pas voulu de « Paris-Canaille » – chante « l'Étrangère ».

Si terrible que ça, la vie d'artiste ? Frustrante, sûrement, mais on mange, on dort, on chante au Caveau de la Huchette et à Milord l'Arsouille, où triomphent Francis Claude et Michèle Arnaud accompagnée par un pianiste aux grandes oreilles et que le trac paralyse, Gainsbourg… L'histoire de la France de la nuit aura peut-être un jour son Malet-Isaac… En attendant, sachez qu'en ce début d'années 50 arrive Jeanne d'Arc : elle s'appelle Catherine Sauvage, c'est elle qui donnera un trône à Léo Ferré. Près de cent chansons qu'elle interprète, enregistre, rend célèbres : « Paris-Canaille » (*« Paris marlou/Aux yeux de fille/Ton air filou/Et tes guenilles… »)*, « l'Homme », « le Piano du pauvre », « Monsieur mon passé ». Tout devrait aller bien, et d'ailleurs tout va bien, mais non, l'argent et la renommée par personne interposée ne suffisent pas à Léo. Il veut chanter lui-même. La

critique encense l'auteur, le compositeur. Le public boude le chanteur. Il le trouve grinçant, grincheux, grandiloquent, dérangeant, doute de sa sincérité. Et il faut à ses défenseurs une bonne dose de constance pour accepter ses « ni Dieu ni maître » et ses grosses bagnoles, son label de maudit, et ses contrats mirifiques chez Barclay, ses appels à la révolte et son horreur physique de la foule.

La France d'avant 68, « la France qui s'ennuie », celle de De Gaulle, Sartre et *Salut les copains*, ne se doute pas que ce vieux libertaire blanchi prématurément sera le seul personnage de l'establishment à sortir ragaillardi de la tempête de Mai. La révolution sans chansons en fait un demi-dieu. Ignorant superbement ses confrères secoués par la vague protestataire, il saute en marche dans le train de la grève générale. Mai 68, c'est son Front populaire, sa guerre d'Espagne, sa résistance. Papy la Colère, c'est la nouvelle idole : les Beatles plus la révolution. Il découvre le rock, remplit les stades, nage dans un bonheur speedé et lâche enfin ce qui sera le tube de sa vie, si ce n'est sa meilleure chanson : « C'est extra ! »

Mais a-t-on pu douter un seul instant que cette consécration attendue avec tant de rage suffirait à faire de lui une « grande-gentille-vedette » ? Il disparaît soudain, emporté par le vent de l'exil. On le retrouve en Toscane, muré dans une belle propriété entre un piano, un synthétiseur, une jeune épouse et trois marmots. Il a, comme on dit, tout pour être heureux. Mais le patriarche aux longs cheveux blancs n'en finit pas de ressasser sa vieillesse : il a cinquante-six ans ! Toutes ses chansons désormais seront des messages de désespoir. Il écrit, du bout du monde, quelques-uns de ses plus déchirants poèmes, qu'il n'a plus trop la force de lire ni l'envie de chanter en public. À l'un des rares amis qu'il reçoit en Toscane, il confie l'an dernier : « Un jour, j'ai regardé dans un dictionnaire le mot anarchie et j'ai lu : "Négation de toute autorité d'où qu'elle vienne." Je me suis mis à pleurer. J'avais quatorze piges. » Il pourrait dire, comme Henri Calet : « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

Il sait – à en pleurer – qu' « avec le temps, avec le temps, va, tout s'en va » et qu'il faudra dire bientôt « Adieu Paris et adieu Vienne, adieu Rome et Monte-Carlo ». Il est inconsolable, en deuil de lui-même, de sa violence, de sa grande révolution qui n'aura jamais lieu. Il est de l'autre côté, il ne sait déjà plus qu'il a, un peu, mais c'est beaucoup, un peu changé le monde.

SERGE GAINSBOURG (1928-1991)

La passion Gainsbourg

Le musicien, le chanteur, le poète, le séducteur, le pornographe. Et s'il y avait un autre Gainsbourg ?

Ça commence où la vie d'un homme ? Juste là, au coin de la rue d'Amsterdam et de la place Clichy, à 5 heures du matin. Il a déjà dix-sept ans. Paris n'est libéré que depuis quelques mois. Son père marche à côté de lui, épuisé par une nuit à tapoter « la Comparsita » et « Tea for two » pour les clients du Monseigneur. Ils vont tourner à droite, vers Pigalle, pour rejoindre la rue Chaptal où ils habitent. Joseph Ginzburg, né à Odessa, immigré à Paris après un crochet par Constantinople, est un musicien classique reconverti en pianiste « d'ambiance ». L'après-midi, quand il se réveille, il fait travailler Bach, Scarlatti et Chopin à son fils. Celui-ci mettra quarante ans à avouer qu'il avait envie de lui embrasser les mains pour effacer l'injustice faite à ce concertiste déchu. Qu'il n'était pas vraiment révolté mais que, chaque dimanche matin où il allait chercher son père, pendant la marche silencieuse vers la maison, il se jurait que jamais il ne ferait ce métier. D'ailleurs, il étudie la peinture à la Grande Chaumière. Il sera Cézanne, ou rien…

Ça aurait pu… Une chance sur un milliard, après tout, c'est jouable. Il y croira pendant plus de dix ans, de l'atelier d'André Lhote à celui de

Fernand Léger, d'espoirs déçus en repas sautés… Jusqu'au jour où, grâce à ses relations, son père lui décroche enfin un vrai boulot, au Touquet : pianiste dans un bar.

On ne comprend rien à Serge Gainsbourg, à sa poésie, à son besoin de provocation, à sa fringale de revanche, à sa folie de publicité, à son obscénité, à sa pudeur, à sa dérision de tout et de lui-même, si l'on oublie qu'il fut aussi ce petit héros triste d'un roman à deux sous. Triste et laid. « Je ressemble à Mickey, j'ai de grandes oreilles et une queue maousse » : cela, il le dira plus tard, quand la notoriété, l'argent et les succès, publics et intimes, l'auront mis à l'abri des coups de poignard. Pour l'heure, au Touquet, puis à Milord l'Arsouille, un cabaret du Palais-Royal où Michèle Arnaud l'a engagé comme accompagnateur, puis l'a poussé à tenter sa chance comme chanteur, il avance en cuirasse. Le poinçonneur des lilas porte un strict deux-pièces anthracite, hanches serrées, épaules avantageuses, manchettes immaculées d'où dépassent d'immenses mains blanches d'angoissé. Cheveux ras, voix de basse, il joue de la prunelle pour imposer le personnage qu'il s'est choisi : l'emballeur inquiétant.

Inquiétant et un peu mufle : « Ce mortel ennui (son second tube) qui me vient quand je suis avec toi. » C'est, calibré au millimètre, ce que la France de 1959 – de Gaulle vient d'arriver – peut pardonner à un « artiste ». De l'irrévérence mais du bon ton ! On semble être à des années-lumière du « *Je vais et je viens/Entre tes reins/Et je me retiens* », qui inaugurera en fanfare cette trop célébrée mais pourtant bien réelle révolution sexuelle des années 60. Question de cours : Gainsbourg a-t-il provoqué ou suivi la « révocul », est-il un initiateur ou un profiteur des années-sexe ? Réponse : les deux mon général. Et c'est sans doute là le vrai génie de l'homme aux grandes oreilles, avoir su coller à la tendance, l'exprimer, la dépasser, l'outrer jusqu'au scandale, la faire exploser mais en gardant toujours le tempo. Les pianistes de bar ont de ces audaces : ils vous en mettent tout à coup plein les oreilles mais c'est parce que, sans le savoir, vous en aviez assez du fox-trot.

Ainsi, quelques années plus tôt, des yé-yé : si leur irruption en 62-63 met le feu au monde de la chanson et, malgré la quasi-nullité des textes et des musiques, démode pendant près de deux ans les valeurs sûres, c'est qu'un vent s'est levé qui balaie les petits chanteurs engagés et déplume les grands. Brel, Brassens et même Ferré en prennent un coup. Montand choisit le cinéma. La guerre d'Algérie s'achève, Piaf meurt. Et Gainsbourg ne se sent

pas très bien : son « trip » (comme on ne dit pas encore à l'époque) ironico-réaliste ne touche guère le nouveau public, celui de Johnny-et-Sylvie. Réflexe : il invente France Gall. C'est le « Poupée de cire, poupée de son », grand prix de l'Eurovision, immédiatement suivie de « Annie aime les sucettes », dont la très évidente connotation érotique n'échappe qu'aux teenagers. Coup double qu'il résumera en ces termes : « J'ai retourné ma veste quand je me suis aperçu qu'elle était doublée de vison. »

Tout ce qui en France possède une jupe (courte) et un filet de voix se presse à la porte du grand Serge. Petula Clark, Régine, Nana Mouskouri, Mireille Darc, Dalida, Zizi Jeanmaire, Françoise Hardy, Gréco demandent et obtiennent des chansons sur mesure. Jusqu'à la reine Bardot qui, le soir de Noël 1966, informe ses sujets qu'elle n'a « « besoin de personne en Harley Davidson ». Bardot et ses cuissardes, Bardot et la splendeur de ses trente ans, Bardot qui vient d'épouser le milliardaire Gunther Sachs et qui glousse sur petit écran sans quitter des yeux Serge-le-goguenard, toujours dans le cadre : « Je sens monter des désirs dans le creux de mes reins ! » Revanche absolue pour celui qui écrivait : « *Ah que la vie est cruelle/Au musicien de ruelles/Son copain son compagnon/C'est l'accordéon…* » et qui chante de moins en moins son chef-d'œuvre : « *J'avoue, j'en ai bavé/Pas vous/Mon amour/Avant d'avoir eu vent/De vous/Mon amour…* »

C'est qu'apparemment il n'en bave plus, Gainsbourg : l'argent lui tombe du ciel, les femmes l'aiment enfin et l'époque colle à ses chansons. Mai 68 vient de mettre fin au règne d'Yvonne de Gaulle sur les mœurs de la famille française. Les enragés n'ont pas oublié leur slogan, « Jouir sans entrave », ce à quoi ils s'emploient à la barbe de Marcellin, qui en oublie d'interdire la chanson la plus « hard » du siècle : « Je t'aime, moi non plus ». Les Américains se défoncent au LSD, la reine d'Angleterre se demande s'il faut anoblir les Beatles et les Stones, le terrorisme met l'Allemagne et l'Italie à feu et à sang, et vous voudriez que Pompidou prenne le risque de se couper de sa douce jeunesse pour une histoire de va-et-vient chuchotée sur un fond de grandes orgues par une nymphette britannique ? On vient d'autoriser la contraception, il y a de la pilule dans l'air et de l'argent dans les caisses de l'État. Les années-sexe peuvent commencer.

Heureux Gainsbourg, malin Gainsbourg qui tourne, chante, écrit, compose et, surtout, a trouvé la femme de sa vie : jeune, anglaise, ravissante, passionnée, fille d'un officier de la Royal Navy qui, un jour de

1943, ramena Mitterrand en mission secrète de Douvres à Calais… Jane Birkin, qui ne va pas tarder à lui donner un enfant, Charlotte, et qui, en cadeau de noces, lui offre l'un des plus gros tubes de l'histoire : 6 millions et demi de « Je t'aime, moi non plus » ont été vendus à ce jour. Le refus de Bardot de laisser diffuser son propre enregistrement du disque – sur l'ordre de Gunther Sachs – n'est plus qu'un mauvais souvenir, pour elle surtout… Impossible d'ouvrir un magazine sans tomber sur le bonheur idéal du couple Jane-Serge, emménageant dans leur hôtel particulier de la rue de Verneuil, partant pour Deauville dans leur Rolls ou « surpris » dans une salle de bains de palace…

Dans la maîtrise des médias, Gainsbourg affiche maintenant une virtuosité de pilote de formule 1. Il slalome entre télés, radios, journaux, impose ses plans et ses caprices, se vautre dans l'opulence médiatique avec une telle voracité que la moindre déconvenue lui est un drame. D'autant qu'il est revenu à des musiques plus élaborées, à des textes plus forts : les échecs relatifs de « Melody Nelson », de « Rock around the bunker » et de « l'Homme à tête de chou » sont ressentis comme des injustices. Il boit trop – moins qu'il ne le dit mais trop –, fume plus qu'on ne peut imaginer, invente mille raisons de se rendre malheureux ? En quelques années, il se retrouve avec une sorte de délectation masochiste dans la peau grise de l'artiste incompris. Un premier infarctus, qu'il soigne en multipliant nuits blanches, crises de jalousie et angoisses financières sans motif, suivi d'un second, plus grave. Tout est gâché, il le veut. Il est enfin retourné à la case départ.

Sur le point de sombrer, il rencontre Coluche. Amitié, bien sûr, mais surtout challenge féroce, comme si chacun considérait la provocation comme son domaine réservé. Au moment où l'un annonce sa candidature à l'élection présidentielle, l'autre enregistre son « Aux armes et caetera » sur un rythme reggae. Leurs gloires sont à nouveau au zénith. Mais ils sont devenus fous, leurs meilleurs amis n'en peuvent plus, leurs femmes, qu'ils adorent, les quittent. Trou noir. La France, qui désormais et souvent sans le savoir parle en Coluche et fantasme en Gainsbourg, ne sait pas que le désespoir a fait de ses deux clowns préférés deux grands malades de haine, d'alcool ou de drogue.

Pour Coluche, que la mort prend à moto, il n'y aura pas d'après, ou si peu. Pour Gainsbourg, c'est une autre affaire. La rage d'exister, c'est-à-dire

pour lui de créer, l'a repris. À l'infidèle en larmes il offre une chanson super « Mauvaises nouvelles des étoiles », du nom d'un tableau de Paul Klee qu'il possède. Puis, toujours pour Jane, « Baby alone in Babylone » et « Amours feintes ». Jamais, semble-t-il, son talent n'a été aussi éclatant. Catherine Deneuve (« Dieu est un fumeur de havanes »), Isabelle Adjani (« Pull marine ») chantent du Gainsbourg. Lui-même enregistre « Mon légionnaire » : « Tu ne te rends pas compte le jack-pot (geste du bras). Tous les pèdes vont danser là-dessus cet été ! »

Peu à peu, il devient une sorte de Léautaud milliardaire qui ne quitte pratiquement pas son petit palais de laque noire, bourré d'« objets d'art » et de sous-verre : l'original de *La Marseillaise* (celle de Rouget de Lisle) et… toutes les couvertures de magazine à lui consacrées. Dans un autre cadre, un exemplaire de *La Libre Parole* de Drumont consacré à l'affaire Dreyfus. Manchette : « Le traître condamné. À bas les juifs. » Des photos de femmes aussi, les siennes, et celles qui font partie de son harem imaginaire.

Fini les dérives nocturnes, les cuites à la liqueur de mandarine, les « plans glauques » et les « on va s'la faire belle mon p'tit gars ». Ce juif aberrant qui a porté l'étoile jaune à treize ans ne sort plus de son bunker de neurasthénique qu'en service commandé : enregistrements, passages télé, hôpital. L'an dernier, on l'opère d'un cancer du foie. Les médecins lui mentent, il fait semblant de les croire. Entre les visites quotidiennes des trois femmes de sa vie, Bambou, la dernière, l'épouse modèle, qu'il a installée à quelques arrondissements de chez lui avec son petit Lulu, Charlotte, sa fille, et Jane, la mieux aimée, qui apporte chaque soir à 7 heures une Thermos de soupe de légumes, la vie reprend, organisée, réglée, verrouillée comme jamais.

Gainsbourg le suicidaire, c'est du passé. S'il travaille beaucoup ? « Affirmatif, petit gars ! » Et dans les rédactions, que dit-on de lui ? Gainsbarre le cynique est devenu Gainsbourg le pathétique. Il n'a plus guère les moyens de ses provocs. Il rate ses dernières interviews, veut les reprendre, les rature jusqu'à l'illisible ? Son goût immodéré des aphorismes – pourtant son moins bon créneau – le reprend comme un vieil urticaire. Il veut dire encore sa misanthropie, il ne montre que son cœur à bout de souffle. Et cela nous dérange.

C'est la mort qui s'est chargée de mettre un terme à nos réticences de vieux gamins. Rêvions-nous d'un Gainsbourg bien convenable, d'un

Coluche en costume trois-pièces, d’un Villon rasé de près ? Sommes-nous à ce point frivoles pour que deux clowneries et trois obscénités nous aient gâché les dernières images de ce poète rigoureux, de cet artiste à la main tremblante et forte ? Ou à ce point ahuris devant cette maudite télé qui n’en finit pas de nous flouer, pour avoir cru que les grimaces du clown masochiste qu’elle nous a montrées étaient plus vraies que la réalité d’un homme ?

Devant la porte de Gainsbourg, rue de Verneuil, il y avait, le lendemain de sa mort, une foule d’adolescents. Un adieu à « Serge », sans guitare ni grandes orgues, mais qui rendait mesquines nos défiances d’hier.

PIERRE GOLDMAN (1944-1979)

L'énigme Goldman

Ce coupable parfait que la justice innocentera en vain était devenu un symbole. De quoi ?

C'est le même policier, le commissaire Leclerc, qui fut chargé d'interroger Goldman après son arrestation, qui coiffe aujourd'hui l'enquête sur son assassinat. Décembre 1969-septembre 1979. Dix ans. Leclerc est passé divisionnaire et chef adjoint de la Criminelle. Pierre Goldman est mort. En pleine rue, devant un hôpital de la Croix-Rouge, sur une petite place tranquille du 13e arrondissement.

Au 36, quai des Orfèvres, quatrième étage sans ascenseur, c'est la même routine, la même paperasse : il y a dix ans, ils avaient un coupable qu'on leur avait « donné » et qui faisait parfaitement l'affaire. Cette fois, il n'y a rien ; seulement un communiqué revendiquant le meurtre et signé d'un groupe qui s'intitule « Honneur de la police » – ce qui ne fait manifestement pas l'affaire de la PJ. En dix ans, ce marginal aux yeux enfoncés, au nez juif, au teint sombre, alors connu seulement de trois profs de philo et de quarante militants de l'UEC, était devenu un des symboles de tous les malentendus de l'époque. Il se trouve que nous étions amis. J'en parlerai donc.

Et d'abord, ce rendez-vous que nous avions fixé pour jeudi à 1 heure. Il est mort à midi et demi – j'imagine qu'il venait au journal apporter son

article sur un bouquin dont il m'avait parlé l'avant-veille et qui l'avait enthousiasmé : *La Figurante*, de Michel Butel. Je n'ai pas eu le temps de lire ce livre ni, bien sûr, la possibilité de lire son papier, et je sais pourtant que j'aimerai les deux : nous menions des vies radicalement différentes, et nous étions d'accord sur tout.

Mardi dernier. Il m'attend à 11 heures du soir dans une boîte de la rue des Lombards. « La meilleure musique du monde », a-t-il dit. Musique, pour lui, cela veut dire musique afrocubaine, jazz et samba, percussions et saxophone : la *salsa*. Une cave voûtée comme il y a vingt-cinq ans, où l'on paie à l'entrée. Une dizaine de musiciens. Les gens dansent à peine mais il y a foule : c'est, à deux cents mètres de Beaubourg, une sorte de Saint-Germain-des-Prés d'après Castro. Nous ne nous sommes pas vus depuis deux mois. De quoi va-t-il me parler ? De sa passion, la salsa, évidemment, « ce rhum que tu bois avec les oreilles ». Et puis, tout de suite, sans transition, sans cesser de marteler la table avec ses doigts de joueur de bongo, le dernier « Apostrophes » sur les Juifs. « Ils sont tous trop débiles, quand même. Comme s'il n'y avait pas de troisième voie entre le sionisme et l'assimilation ! – Laquelle ? – Mais, voyons, l'impasse ! »

Et le voilà lancé dans une tirade époustouflante sur la judéité assumée comme l'impasse absolue. Il cite Hegel et Genet, Sartre et Ezéchiel, Fabre-Luce et le rabbin Fima, qu'il a connu à la Santé. Il va avoir un enfant. Sa femme vient d'entrer à Baudelocque l'après-midi même pour accoucher. Il en rit de plaisir. « Une fille, je veux une fille. Un garçon, je vais trop le faire chier. Les femmes c'est mieux. Je ne suis pas un juif croyant, tant pis pour eux. » Il rit. « Non, Dieu, la cocaïne…, tout ça c'est les béquilles de la modernité. » Un silence. « Je préfère compter, comme dit l'autre, sur mes propres forces. » Il rit encore. Il a l'air heureux, Pierrot Goldman.

L'heure – tardive – est venue de se quitter. Puisqu'on se verrait jeudi… Et cette fois, il le jure, il sera à l'heure avec son article qui aura juste quatre feuillets puisque, dans *L'Obs*, y a jamais la place hein ? Je lui dis en riant qu'il est un ingrat. Et je pense en même temps que c'est nous – tous ceux qui ont pris fait et cause pour lui – qui avons à son égard une dette…

Arrêté sur dénonciation en décembre 1969, il est accusé de deux meurtres et de trois attaques à main armée. Il assume les secondes, nie farouchement les premiers. Non, il n'a pas tué les deux pharmaciennes du boulevard Richard-Lenoir, comme le soutient l'accusation. La cour d'assises de Paris

le condamne à la réclusion à perpétuité au terme d'un procès où il refusera pratiquement toute défense ; où, pis encore, il s'emploiera à casser tout le système de défense de ses avocats. On veut en faire un « révolté contre la société bourgeoise », un « philosophe-gangster », un « enfant de Mai 68 ». Il refuse le rôle, s'enferme dans un mutisme haineux. C'est l'avocat général Langlois qui, d'une certaine manière, passe à l'aveu : « Quand vous aurez disparu de l'horizon public, vous resterez une énigme », dit-il à Goldman, en guise d'adieu.

Phrase prophétique aujourd'hui mais qui, dans l'ambiance houleuse du procès, soulève une vague de protestations. De Sartre à Mendès France, de Clavel à Simone Signoret, des voix indignées s'élèvent contre ce verdict d'impuissance. Goldman les fait taire. Il est innocent « parce qu'il est innocent ». Il refuse les mains qui se tendent. De sa cellule de Super Haute Surveillance (les QHS n'existent pas encore), il joue sa vie sur un livre : *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, qu'il écrit en prison. Après son mutisme suicidaire, le voilà exprimé dans son entier, racontant sa vie depuis ses origines – c'est-à-dire l'arrivée en France de son père fuyant les pogroms des années 30 –, en passant par sa naissance en 1944 dans la clandestinité de la Résistance juive, jusqu'à son engagement chez les révolutionnaires latino-américains, jusqu'à sa déception à son retour en mai 1968 (« Ils n'avaient pris que la parole, et ils s'en contentaient ! »), jusqu'à sa découverte de l'autre ghetto, celui des Antillais, jusqu'à basculer dans la délinquance.

Tous les thèmes sont réunis pour faire de cette autobiographie lyrique la plus implacable des explications de textes historiques. L'époque a trouvé en ce petit juif tremblant de ressentiment et de conviction le héraut de toutes ses espérances, de toutes ses terreurs, de toutes ses certitudes contradictoires.

Cassé pour vice de forme, le verdict de Paris est amendé par les jurés d'Amiens, qui l'acquittent du meurtre des pharmaciennes. Condamné à douze ans pour les hold-up avoués, le voilà libre quelques mois plus tard – il a fait en tout près de sept ans de prison, au cours desquels il a obtenu une maîtrise de philosophie et une licence d'espagnol.

C'était il y a trois ans. Tout naturellement, c'est vers *Libération* et ses amis d'avant la délinquance que le portent ses premiers pas d'homme libre. Mais on le réclame aussi aux *Temps modernes* de Jean-Paul Sartre, où il

devient membre du comité de rédaction. Les éditeurs se le disputent. Bref, Paris le guette. Et c'est alors que quand tout semble, comme on dit, lui sourire qu'il part en guerre contre ce qu'il nomme la frivolité du monde. Ses parents cachaient des armes sous lui, dans son berceau : il n'est pas doué pour le confort. « Mon enfance ne fut qu'une longue rêverie inerte qu'anima seul le spectacle d'Auschwitz », écrivait-il dans *Souvenirs obscurs*. Jusqu'au bout, cette fascination de la différence sera en lui, l'incitant à refuser, à dire non, à brouiller les cartes, à récuser jusqu'à ses plus fidèles défenseurs…

Qui a tué Goldman ? Des flics qui n'avaient pas admis qu'un coupable sur mesure leur eût été ainsi arraché ? D'anciens compagnons de sa période noire qui ne lui ont pas pardonné sa réinsertion ? Des fascistes pour qui il personnifiait le Juif immémorial ? Tout est possible. Il le savait mieux que personne. Comme il savait, parce qu'il savait tout, que ceux qui l'aimaient continueront à se reconnaître.

MARCEL HAEDRICH (1913-2003)

Saint-Germain d'Haedrich

Impatient et protecteur, il enseignait une certaine idée – jubilatoire – du journalisme

À quatre-vingt-dix ans, avec sa démarche lourde, ses épaules de débardeur, ses cheveux blancs et ses mains d'étrangleur, il avait encore le regard étonné de ses vingt ans : bleu horizon. Mais quel horizon ? Marcel Haedrich, qui vient de mourir à Paris, était né allemand dans l'Alsace de 1913. Orphelin de guerre l'année suivante. Sa mère, comme lui native de Munster, disait de son mari, mort sous le mauvais uniforme : « Il a été tué par les Anglais », préférant une invraisemblance historique à un impossible aveu…

Devenu français en 1918, Marcel est fait prisonnier par les Allemands en 1940 et libéré un an plus tard en tant que « fils d'un héros du Reich ». Clandestin, résistant, il crée en 1944 le premier journal de la France (partiellement) libérée. Son titre : *Libre*. Le n° 1 paraît le 6 juin 1944, jour du débarquement. Un journal écrit à deux, l'autre s'appelait François Mitterrand. Leur dialogue en 1981 : « Écoute François, tu dois absolument… » Le président le coupait : « Marcel, arrête ! ça suffit comme ça ! – Non, justement, ça ne suffit pas, la preuve ! »

Car Marcel Haedrich était sûr d'incarner la morale. Ce journaliste vedette de la « grande presse », cet athée militant avait gardé de son enfance

protestante une passion de la Bible qu'il commentait inlassablement au fil d'articles rarement publiés et de livres dont l'insuccès le stupéfiait (*Et Moïse inventa Dieu*) alors que ses ouvrages plus légers (une biographie de Coco Chanel ou de Jean Prouvost, le « patron ») lui assuraient une notoriété dont il feignait de s'étonner.

Drôle de destin que celui de ce talmudiste chrétien qui avait mis Paris dans sa poche à la Libération en créant *Samedi soir*. Succès immédiat de l'ancêtre de la presse people inspirée des tabloïds londoniens qui annonça à la une : « En page centrale, la chaussure de De Gaulle grandeur nature ». Promesse tenue : le 47 du Général tenait ric-rac sur une double page à l'italienne. Son prestige de résistant lui faisait pardonner toutes ses incartades, lui ouvrait toutes les portes.

Au Café de Flore, où la garde rapprochée de Sartre – Jean Cau en tête – tenait le maître à l'abri des imposteurs, il était chez lui. Et pour cause : en 1947, son reportage sur Saint-Germain-des-Prés « aux mains des existentialistes » avait immortalisé le glissement d'une doctrine philosophique en mode vestimentaire. En résumé, on peut affirmer que si l'existentialisme c'était Sartre, « les existentialistes », ce fut Haedrich. Trente ans plus tard, Sartre confiera à l'auteur de ces lignes : « D'accord pour le rendez-vous, mais pas au Flore, il y a trop d'existentialistes ! »

Tout cela faisait rire Marcel, qui gardait pourtant une petite nostalgie de cette époque où les journalistes étaient les rois de Paris – on jouait au tennis avec lui, tôt le matin, sur le central de Roland-Garros ! Nostalgie aussi de ce *Marie-Claire* qu'il recréa en 1954 et dont le succès immédiat menaçait le *Elle* de Lazareff et Giroud, moins par le luxe des photos de mode que par les campagnes en faveur du contrôle des naissances menées par Marcelle Auclair, terrain miné sur lequel les Lazareff n'osèrent jamais s'aventurer.

Grand reporter à *Paris-Presse*, chroniqueur à Europe 1, ce placide aventurier du journalisme aura passé dans le demi-siècle comme un frère aîné, impatient et protecteur, rieur et profond. Adieu, Marcel…

ROCK HUDSON (1925-1985)

Un homme est mort…

Il est l'une des premières victimes du sida. Leçon de courage. Leçon d'histoire

C'était un Américain comme on les aime chez nous : bien grand, bien propre, bien con. Le mâle absolu. Rock comme la montagne, Hudson comme le fleuve : Hollywood lui avait donné un nom en Technicolor et des rôles pâlots. Enfant de Max Factor et de Coca-Cola, il allait avoir soixante ans. Il est mort le 2 octobre 1985. Deux mois plus tôt, en plein mois d'août, à Paris, il lui avait suffi d'une phrase pour faire souffler un vent de terreur et bousiller sa propre légende : « Je suis atteint du sida. » Il avait prononcé ces mots entre l'hôtel Ritz et l'hôpital américain de Neuilly, où on lui administrait en vain du HPA 23, le traitement français de la dernière chance.

Cinq mots de la bouche d'un acteur déjà défiguré par la mort, et le mythe du sida devenait brusquement ce qu'il est : une sale réalité. Cinq mots, et l'on apprenait que le beau Texan, le symbole de la virilité américaine, le tombeur était une folle. Oui, une folle, c'est ainsi que les gays se désignent volontiers. Ils n'ont pas vis-à-vis des mots de ces pudeurs hypocrites.

Pourtant, le sida, depuis quelques mois, on connaissait : un rétrovirus isolé par les chercheurs de l'institut Pasteur, qui se transmet par le sang et par le sperme et touche en priorité hémophiles, drogués et homosexuels. Un mal encore inguérissable, qui détruit massivement les défenses

immunitaires. Un fléau dont la seule menace de contamination modifie déjà les comportements sexuels et risque à court terme de faire triompher les tenants de l'ordre moral… On connaissait, on avait lu. Mais Rock Hudson, on l'a vu. La beauté de ce regard perdu, ces joues creusées, ce sourire quand même et cet air de défi épuisé… Cette année qu'il n'a pas finie est à la fois la sienne et celle du mal qui l'a tué. Adieu, Tante Courage.

MONIQUE LANGE (1926-1996)

Monique Lange, morte du cœur

Elle livrait au public tous ses secrets. À voix trop basse ?

Elle tenait les autres à bout de bras et le moindre compliment, la moindre attention la laissait désarmée. Tout l'étonnait, rien ne la scandalisait. Trop brune, trop forte, suractive et rêveuse, Monique Lange voyait la vie comme une chanson de Piaf récrite par Cocteau et vécue par Genet. Cette mamma avait l'âme d'une midinette. Les hommes, elle les adoptait. Son appartement était une sorte de salle des pas perdus où les plus glorieux comme les plus paumés oubliaient qu'ils avaient raté le train. Avec Juan Goytisolo son mari, ou sans lui, elle semblait s'accommoder de tout, des trahisons amicales, de son succès trop confidentiel, des hurlements de son père, des lâchetés des intellos, ses frères.

Cette Callas avide des clameurs de son époque n'était à l'aise que dans le mezza voce. Elle était la même à soixante-dix ans que la jeune femme qui publiait en 1957 *Les Poissons-Chats*, roman drôle et sensible où sa fascination pour les déviances des autres se manifestait pour la première fois. De livre en livre, de biographies (Piaf, Cocteau) en romans, ses petites phrases disaient les amours jamais guéries mais toujours maîtrisées comme des maladies d'enfance. Il faut lire *Les Cabines de bain*, son meilleur livre.

Façon de parler. Monique ne disait jamais « il faut ». Dimanche dernier, elle est morte du cœur.

JEAN MARAIS (1913-1998)

Jeannot le courageux

Ce gigolo devenu Roi Lear semblait s'excuser de sa beauté mais jamais de sa passion pour Jean Cocteau

Il croyait à la chance, il ne croyait qu'à ça, il disait qu'il en avait trop et que c'était l'injustice même. Il le disait de sa voix impossible, jamais « placée », qui avait fait de lui un mauvais, si mauvais acteur. Et il passait sa vie à s'excuser de n'être qu'une star, un mythe de papier. Lucidité, sincérité de ce gigolo devenu Roi Lear. Les poètes font semblant de mourir, lui avait écrit Cocteau avant de mourir, quelle malchance, le même jour que Piaf, voleuse de gloire, il y a trente-cinq ans. Et lui allait répétant : « Maintenant je fais semblant de vivre. »

Quatre-vingt-quatre ans et toutes ses dents de cinéma et ses yeux inondés dès qu'il évoquait son amour. Apollon au bord des larmes, face plate entre chien et lion. Beau, Jean Marais ? Sublime. Indestructible. Et gentil. Et courageux. Le coup de poing sur la gueule d'Alain Laubreaux, le critique de *Je suis partout* qui avait insulté Cocteau… En pleine Occupation, sous les yeux de trois gestapistes en uniforme, à minuit dans un restaurant de marché noir, juste avant le dernier métro – et je sais que Truffaut n'a fait son film que pour cette scène-là –, peut-on faire mieux ? Et son engagement dans le 2e DB alors que Paris est à ses pieds et que Cocteau, mère abusive,

le supplie de rester au chaud dans leur deux-pièces du Palais-Royal… Et son mépris souverain pour les cancans. Une tante d'acier. Un homme libre.

Aujourd'hui que la défense de l'homosexualité est devenue une figure obligée de la morale bourgeoise, voici l'homme par qui le scandale s'est imposé comme une évidence. Quand Cocteau l'aperçoit, apprenti comédien, au cours d'une audition, il croit avoir une hallucination : il est la reproduction des portraits qu'il dessine depuis des années. Le plus mal aimé des poètes, celui à qui on n'a jamais pardonné sa facilité, son brio, est, dans ces années d'avant-guerre, au plus haut de son talent, au plus bas de sa vie. Radiguet et Al Brown, des fêtes et des deuils, des notes impayées, des mécènes qui se dégonflent. Il navigue entre l'injure et la consécration. Éblouissant et pathétique, il est comme toujours son meilleur ennemi, gâchant tout par goût de l'épate et par amour de la montre.

Mais cette fois, brusquement, c'en est fini du Bœuf sur le Toit, de l'opium. Il demeure cloîtré trois mois durant place de la Madeleine dans l'appartement de maman – où Proust est venu le visiter – après sa rencontre avec l'ange sorti tout droit de sa plume. Ne cherche pas à le revoir. Jusqu'au jour où il va le guetter au coin d'une rue et lui dit : « Il est arrivé une catastrophe. Je suis amoureux de vous. » Et Jean Marais lui fait son sourire meurtrier, penche la tête et répond : « Moi aussi. » Il ment, bien sûr, il l'avouera quelques mois plus tard. Il a juste flairé la bonne affaire. Il a fait son métier. Encore une fois, c'est lui-même qui le dit !

Ce qu'il dit aussi, c'est que le piège va se refermer et que son mensonge devient vérité. Si rien, hélas, n'est moins contagieux que l'amour, l'intelligence de l'amour peut l'être. Celui qui vous écrit : « *Mauvaise compagne/Espèce de morte/De quel corridor/De quel corridor/Pousses-tu la porte/Dès que tu t'endors ?* »… celui qui vous écrit cela cesse d'être un micheton. Ça existe, la magie des mots. « Jeannot » n'avait qu'un défaut, il ronflait. C'est, nous dit-on, le pire des tue-l'amour. Que lui dit Cocteau ? Qu'il ne pourrait pas vivre sans « entendre de tes seins la délicate forge ».

Un couple, un vrai couple. La maman et le fils. Comme les Aragon. Les yeux d'Elsa, le torse de Jeannot. Mais peu à peu les rôles s'inversent, et c'est Marais, génial voleur d'intelligence, qui devient adorateur, chef de famille, marchand d'indulgence, qui sourit des frasques, des gaffes, des bêtises du petit Cocteau, de ses manches de chemise trop courtes pour avoir l'air plus jeune – « comme si l'on avait grandi dedans » – de ses paradoxes

mécaniques, de ses afféteries de bateleur, protégeant de toute sa carrure le petit feu poétique qui embrase, il le sent, il le sait, l'œuvre de son amant. L'argent, c'est lui qui le gagne à présent, à pleines cascades, dans des films de cape et d'épée. *Le Bossu* et *Fantômas se déchaîne*, vous trouverez que c'est déchoir après *L'Éternel retour* et *La Belle et la Bête* ? L'eussiez-vous dit devant Cocteau, il vous eût griffé les yeux. Devant Marais ? Il aurait ri de son beau rire impudique, vous aurait fait valoir qu'avec le cachet de son prochain navet il monterait telle pièce de « Jean », apaiserait son angoisse, jouerait à plein son rôle d'amant, sans rien s'interdire, sans rien cacher, citerait de mémoire : « Mettre sa nuit en plein jour, le mystère en pleine lumière. L'impudeur est notre héroïsme à nous, toute l'œuvre d'un homme doit être assez forte pour qu'on puisse lever le rideau sur ses coulisses. »

Il s'appelait Jean Marais. Il a été la coqueluche des filles, la passion d'un homme et l'homme de toutes les audaces.

GEORGES MÉNAGER (1929-1994)

Gentleman Georges

Reporter : un métier de voyou ? pas toujours !

Il était l'aîné, le grand frère, et on avait toujours envie de le protéger. Mais de quoi ? Il avait tout vécu. Il avait été enfant de troupe, puis engagé volontaire en Indochine à vingt ans, et il ne croyait qu'en la liberté et en l'indiscipline. Il s'était trouvé enfermé avec le pape dans une chapelle de la via Dolorosa, et ils avaient causé Leica. Il avait couvert cinq guerres, tous les voyages de De Gaulle, toutes les manifs de 68, et Phnom Penh, et Beyrouth, et le moindre fait divers le passionnait. Il était reporter : Rambo et Don Quichotte, et il ne voulait pas choisir. Cet homme qui vient de mourir d'un cancer, à soixante-quatre ans, s'appelait Georges Ménager.

Il avait été photographe à *France-Soir*, chef des informations à RTL, grand reporter à *Match*, et, partout, carré et fragile, il a entraîné avec lui des générations de petits loups à qui il enseignait, mine de rien, que ce métier de voyou ne vaut que si on le pratique en gentleman. Gentleman Georges. Il avait son propre argot, que nous avons tous pillé, une vraie culture de lecteur boulimique, le don de la fête et la passion de la fidélité. Un peu casse-bonbons avec sa déontologie gaucharde ? Il venait de si loin, lui, le médaillé militaire…

Il y a trois ans, Bernard Kouchner lui avait confié une mission officielle : la réhabilitation de l'hôpital Gral, à Hô Chi Minh-Ville. Il était si heureux

d’être retourné là-bas avec Dany, la femme qu’il aimait, et de lui avoir tout montré d’un coup l’Indo et les enfants vietnamiens… Il nous a laissés et nous ne chanterons plus jamais sa chanson de toutes nos fêtes, celle qui finit par « Respectez l’armée coloniale ». Lui seul savait y mettre l’essentiel : le petit glaçon de la nostalgie dans le double whisky de la dérision.

FRANÇOIS MITTERRAND (1916-1996)

Mitterrand au paradis !

Ce soir-là, chacun pensait qu'il avait vécu une histoire personnelle avec le président défunt

Des parapluies sous le ciel noir et cette pluie fine dans les faisceaux des projecteurs qui éclairent la photo monumentale du tribun muet. La Bastille du 10 janvier. La Bastille du 10 mai. La ferveur quinze ans après la liesse. « Le Temps des cerises » après le rock. Et cette foule du silence après la houle de la victoire. Ce sont les mêmes. Ils ont vieilli, emmenés enfants et petits-enfants, se reconnaissent, se saluent des yeux, osent à peine se parler. Pas de bousculade, pas de démonstration, on veille Mitterrand à mi-voix.

Ceux qui sont nés au moment de son arrivée à l'Élysée sont là aussi, en bandes, un peu éberlués. La « génération Mitterrand » fait connaissance avec la mort. Une mort si attendue, si commentée, si peu « scandaleuse », et comme toujours l'énigme d'une vie qui s'échappe, se fond dans l'autre chose… Ceux-là enterrent leur enfance, d'autres leur jeunesse et les plus vieux leur rêve. Réalisé ? La polémique n'est pas de mise ce soir. L'emphase non plus. On est là pour consoler l'autre d'un sourire : chacun ici est persuadé d'avoir vécu une histoire personnelle avec Mitterrand. Ceux qui s'estiment un peu trahis, ceux qui accusent « l'entourage », ceux qui ont choisi de ne garder de lui qu'un seul souvenir : l'abolition de la peine de mort, l'Europe, le soutien aux beurs… C'est l'un d'eux qui brandit la seule

banderole de la soirée. Il la secoue comme pour scander ce qu'il y a écrit au feutre noir : « Mitterrand au paradis ! »

Barbara Hendricks entame « le Temps des cerises » et une jeune fille pleure. Qui pleure-t-elle ? L'héritier de Jaurès ou le personnage de Giraudoux ? Giraudoux, qui décrivait ainsi le héros de *Suzanne et le Pacifique* : « Voici donc ce Français célèbre dans le monde entier pour traverser de biais les voies populeuses et la vie. […] Il a une pomme d'Adam qui palpite avec un grand besoin de confidences. […] Il s'approche de moi et me dit : "Je suis le contrôleur des Poids et Mesures, mademoiselle, pourquoi pleurer ?" »

HELMUT NEWTON (1923-2004)

Helmut, l'homme qui aimait les jambes

Le photographe le plus cher du monde faisait aussi des photos « privées »

L'important c'est la cheville. Le maître ès fantasmes qui vient de mourir à Hollywood, gloire et fortune faites, le savait mieux que personne, lui qui disait : « Il n'y a que deux choses obscènes en photographie : c'est l'art et le bon goût. » Il ne croyait qu'à la sophistication des dames et à la libido des petits garçons. Les somptueuses brunes incendiaires – noir et blanc, jamais de couleur – qui se bousculaient devant l'objectif de Helmut Newton croyaient sans doute être les vestales d'une nouvelle religion SM née sur les ruines du pop art. Elles n'étaient en fait que les clones de l'Ange bleu.

Newton a passé sa vie à photographier la Marlene de sa jeunesse. Les beautés de cet Allemand sans patrie, cent ans au bas mot. Nées au début de l'autre siècle, elles avaient mis le feu à Vienne dans les années 20. Regard impitoyable, seins de glace, jambes dures, bas noirs (à couture, SVP), escarpins sans fioritures, mépris total pour le lourdaud qui les mate. Dominatrices ? Femmes-objets ? La question ne sera pas posée : tonton Sigmund et cousin Helmut ont d'autres chats à fouetter.

Ce bourgeois rieur, ce faux nonchalant à l'élégance fatiguée était un mari parfait qui vécut soixante ans avec la même femme, June, entre l'Australie, où il débarque dès le début de la guerre, fuyant les pogroms de son Berlin natal, la France où il devient, très tard, au début des années 60, l'un des photographes vedettes de *Vogue*, l'Amérique enfin…

Demandez-lui s'il voit une barrière entre érotisme et pornographie, et il vous rit au nez.

Il aime les jambes. Point. Il passe pour le photographe le plus cher du monde, mais trouvez une bonne idée – ainsi de mettre en scène et de photographier un roman-photo bien kitsh pour *Le Nouvel Observateur* – et il le fait à l'œil. Bien sûr, c'est notre Jean-François Josselin qui écrit le texte ; bien sûr, *L'Obs*, c'est pas mauvais pour son image et je suis son copain depuis trente ans… Mais quoi, il le fait ! Pendant dix jours, il interrompt ses commandes officielles dans ses deux studios de Miami et de Monte-Carlo. Il interrompt aussi celles, secrètes, et qui lui rapportaient un pactole : des photos privés qu'il réalisait – quel bon voyou – pour des maris fortunés désireux de déguiser leurs femmes en putes pour l'éternité.

C'était quelqu'un Helmut.

ROBERT SCIPION (1921-2001)

Scipion les mots

Il osait tout. Le plus vicieux des mots-croisistes était aussi l'inlassable pourfendeurs des fausses gloires

Il était désespéré mais léger, intransigeant mais drôle, si drôle, délicat et colérique, égoïste mais si loin de lui-même. Un homme comme on les aime. Un Français d'avant-guerre, qui gérait ses contradictions avec des grâces d'Italien et cette mauvaise humeur d'un fils de bourgeois de Bougival, passé sans transition d'une famille Croix-de-Feu au groupe Octobre, de Sainte-Marie de Monceau au Café de Flore. C'était Scipion. Notre Scipion. Le vôtre aussi, qui a failli vous faire divorcer tous les jeudis, avec ses mots croisés de *L'Obs* qui plongeaient les conjoint(e)s dans la solitude et vous dans une excitation masochiste comme seul Champollion a dû en savourer.

Scipion et son bon sens malhonnête. Scipion et ses mains de bibliophile. Scipion et son rire. Scipion en sept lettres et en trois mille livres rares qu'il entassait avec un soin d'Harpagon. Scipion dont le jugement m'a terrifié pendant quarante-cinq ans et que j'aimais depuis notre première rencontre, en 1956. Scipion qui trouve son nom ridicule mais moins que son prénom – Robert – qu'il juge, lui, grotesque, et dont il interdit à ses amis de faire usage. Scipion qui hurle : « Quoi ! Untel, tu oses dire qu'il n'est pas plus con qu'un autre ? Si ! que moi ! » Scipion qui joue à mépriser les intellos

mais qui ne méprise sérieusement que ceux qui se prennent au sérieux. Scipion qui a tout lu, tout bu, tout mangé. Scipion la jeunesse qui attend d'avoir quatre-vingts ans pour mourir en douce sans jamais nous avoir dit qu'il était vieux.

Scipion, le moins abouti et le plus doué de ces « Paroissiens » dont Jean Cau – l'un d'entre eux – tenta d'écrire l'impossible saga. Celle d'une génération qui eut vingt ans sous l'Occupation, se fit les dents sur les vestiges du surréalisme, incarné par les frères Prévert, Jacques le poète et Pierre le cinéaste, au rez-de-chaussée du Flore tandis qu'au premier étage, près du poêle, Sartre et Beauvoir lui enseignaient la haine de soi et des autres au nom d'un nouvel « humanisme ».

Les voici, ces cadets de l'existentialisme, qui, dans le désordre retrouvé de la Libération, passent leurs nuits au Tabou, au Montana, au Méphisto, à la Rose rouge. Ils y croisent Vian, Mouloudji, Gréco, Gélin, Nico, Signoret. Mais ils ont sur ceux-là l'inestimable supériorité de faire partie de la bande, celle de Sartre au lycée du Havre, en 1938, et qui ont vu naître *La Nausée*, ils sont membres à part entière de la garde rapprochée du philosophe mythique.

Et pourtant ! Scipion est trop fin, trop enclin à traquer le dérisoire d'une telle filiation, trop amoureux des plaisirs pour trouver le temps de disserter sur la nature consubstantielle du « salaud » et sur les fâcheuses bavures du marxisme, horizon indépassable… Il sera l'Aramis de ces mousquetaires de l'engagement qui se nourrissent de films américains – si possible de série B – en rêvant au cuirassé Potemkine, découvrent Faulkner et Dos Passos, vomissent Aron, ignorent Malraux, adorent Merleau-Ponty et n'ont pas encore excommunié Camus qui, dès 1945, a ouvert les colonnes de *Combat* à leurs reportages de correspondants d'après-guerre. Il est sans doute le premier à savoir que de ces contradictions invivables ne naîtra qu'une seule œuvre, celle de Sartre, et qu'à défaut d'être les Las Cases du Napoléon de Saint-Germain-des-Prés, les membres de la bande n'en seront que les grognards.

Mais il y a du Giraudoux chez Scipion. À l'esprit de sérieux, à la pesanteur dogmatique, au culot idéologique des disciples pur jus il opposera non sans courage une morale du détachement, du droit au calembour, à la poésie, à la paresse. C'est comme une sorte de label France qui lui colle à la peau, qu'il ne peut s'arracher. Pasticheur de génie – son seul livre, *Prête-*

moi ta plume, est un chef-d'œuvre – il tente bien de moquer cette culture bourgeoise mais son Parker 51 sur la ferveur pour ces « grands » qu'il sait par cœur. Scipion les mots. Les siens et ceux des autres. Scipion l'enseveli, Scipion le rescapé. Scipion des livres. Scipion des bars. Scipion des nuits de poker. Scipion l'amoureux de Catherine. Scipion à la barbe tardive, ce qui avait fini par le faire ressembler à Victor Hugo, jusque – le croirez-vous – dans l'art d'être grand-père. Scipion la mauvaise foi. Scipion avec qui nous avons partagé un bureau de *L'Obs* pendant quinze ans et qui hurlait au téléphone. Scipion qui m'a dit un jour en lisant une « nécro » dont j'étais l'auteur : « C'est Bossuet à Bobino ! » Scipion qui préférait toujours égratigner un ami que rater un bon mot. Scipion qui était en train de devenir aveugle. Scipion qui a eu l'élégance de partir avant que les noirs n'aient entièrement couvert sa grille. Scipion. Scipion mon ami.

SIMONE SIGNORET (1921-1985)

La valse de Simone

Souveraine, autoritaire, infatigable : on pardonnait tout à Casque d'or

Jamais patron de presse n'a eu autant d'influence, d'autorité sur ceux qui écrivent les journaux que cette actrice de cinéma. Elle régnait par téléphone : « Tu vas quand même en parler ! » Parler de quoi ? Des boat people, de Régis Debray, des Chiliens, des juifs soviétiques, des Algériens dans les commissariats, de James Baldwin, des femmes battues, de Pierrot Goldman, des « terroristes » du groupe Manouchian. J'en oublie. Nous en oublions tous. Elle, jamais. Souveraine, autoritaire, infatigable. Et injuste : ce n'était jamais assez. Elle avait ses journaux, à nous d'en être dignes. Et qu'on n'aille pas lui raconter qu'on manquait de place, qu'on avait déjà parlé de telle ou telle affaire, déjà défendu tel ou tel malheureux, déjà dénoncé telle ou telle saloperie. Il n'y avait pas de *déjà*, c'était toujours la première fois. Comme l'amour. Comme cette voix qui n'avait pas bougé d'un demi-ton depuis *Casque d'or*, si bien qu'au téléphone, quand elle disait : « Tu vas quand même en parler », on oubliait d'être agacé par l'injustice de ce *quand même* et on n'entendait plus que son regard. Celui qu'elle a pour Reggiani à leur première rencontre, quand elle lui dit : « Ils savent valser les charpentiers ? » Elle ne valsera plus. Elle ne se battra plus en usant, comme Aragon, comme Sartre, comme Foucault, de sa notoriété

comme d’une lance. Simone Signoret nous laisse notre peine et nos journaux sans téléphone.

CHARLES TRENET (1913-2001)

Le mystère Trenet

Une France est morte avec lui, qui n'a jamais su l'honorer à sa mesure

Y a d'la peine, adieu, adieu les hirondelles, y a d'la peine, une France est morte hier à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, une France hors du temps, une France seule au monde, une France imaginaire racontée par un fou, une France où, grand-père, vous oubliez votre cheval, une France aux yeux bleus. Les cousines germaines sont des coquines, elles trottent menu, la taille à l'aise, dans l'allée des marronniers, et les grands dadais, les gentils écureuils les regardent le feu aux joues. Mais l'amour est un mystère et il faut savoir attendre, attendre encore, avant que votre corps charmant se donne à minuit, dans un p'tit hôtel, tout au fond d'la rue Delambre. Attendre que la guerre finisse, que le vieux piano de la plage et le mari de Mam'zelle Clio soient endormis et que cessent enfin leur tapage tous les chats, tous les chats, tous les chats.

Peut-on parler de Charles Trenet autrement qu'avec ses mots à lui ? Lui-même qui nous a tant fait chanter en utilisait si peu, avare de ses effets, préférant la répétition aux trouvailles, comme s'il craignait par-dessus tout d'avoir l'air de se prendre pour un poète. Rester à sa place : refrain-couplet. Ne pas déranger. Comme Simenon. Faux modeste, vrai malin ? Il savait bien qu'il avait mis le feu à la chanson française, qu'en imposant la

simplicité, il avait piégé le siècle, que sa fleur bleue était une bombe. Fleur bleue toujours, eau de rose jamais : ç'aurait pu être sa devise. « Vous savez pourquoi je ne suis pas un poète ? Parce que j'ai besoin des béquilles de la musiquette ! »

Sa « musiquette » ? Un don du ciel. Il n'a pas vingt ans quand, débarquant à Paris au début des années 30, il entend pour la première fois un jazz-band, la « musique des esclaves », que Max Jacob lui a fait connaître au bal nègre de la rue Blomet. Antonin Artaud était-il présent cette nuit-là ? On ne le saura jamais, bien que Trenet l'affirmât, mais il fabulait tellement… Presque autant que Cocteau, qui prétendait être son mentor et son ami mais dont il se méfiait : « Il piquait tout, même les calembours ; à la fin je n'ouvrais plus la bouche avec lui ! Le poète, le généreux, l'éperdu, c'était Max. »

Bal nègre. 1931, donc : dans la seconde, le fils abandonné du notaire de Perpignan, né natif de Narbonne, qui est monté à Paris pour faire lire ses poèmes à Artaud… dans la seconde, le « p'tit Français, rien qu'un p'tit Français », découvre le rythme de sa vie. Alchimie du swing et de la rime : un génie, le premier du genre, est né. Les poèmes qu'il portait en lui et dont on ne saura jamais s'ils méritaient qu'on les regrette, sont devenus chansons, des chansons comme on n'en avait jamais entendu. Comme Prévert, mais dix ans plus tard, mettra le surréalisme à la portée des lycéens, il fait descendre dans les rues « de La Varenne et de Nogent » le jazz de Harlem. La révolution Trenet peut commencer.

La gloire du fou chantant mettra pourtant quelques années avant d'exploser. Il devra se contenter d'un duo avec Johnny Hess – Charles et Johnny. Succès de surprise pour cabarets d'initiés. Drôle de parenthèse culturelle que cet avant-Front populaire. Vienne flambe mais Paris baisse un peu les bras. Les surréalistes, trop occupés à s'excommunier au nom de la révolution prolétarienne et de l'appartenance au PC, ne font plus le printemps et affichent, déjà, un passéisme rigolard. Breton proclame : « Dans le mauvais goût de mon époque, je m'efforce d'aller plus loin que quiconque. » Et le music-hall, des Grands Boulevards à Montparnasse, est la chasse gardée des Mistinguett, Ouvrard, Georgius, Fréhel, Damia. Yvonne George, l'idole des intellos, manque de conduire Desnos au suicide mais ne passe pas vraiment la rampe. Fernandel, Tino Rossi et Piaf en sont à leurs balbutiements. Seul Chevalier (Maurice de Ménilmontant), qui

lorgne déjà sur Hollywood, ose ouvrir son tour de chant aux influences américaines. C'est donc à lui que Trenet enverra, en 1936, ce qui sera son premier tube : « Y a d'la joie ».

Un demi-siècle plus tard, en décembre 1988, dans une loge aménagée dans le vestiaire d'un stade de basket à Reims, où il effectue un de ses innombrables retours, il sortira de son portefeuille un papier plié en quatre. C'est la lettre de Chevalier qui a accepté la chanson du petit. Il lui souhaite bonne chance et il le tutoie. Trenet n'osera jamais en faire autant. Respect, comme disent les rappeurs, malgré la condescendance que l'aîné ne cessera de lui manifester. Mais il raconte quand même sa revanche sur le grand Maurice. C'était en 1959. De Gaulle, dès son arrivée à l'Élysée, avait invité les stars du music-hall. On les fait grimper sur une sorte d'estrade. Au premier rang, Maurice, Tino, Piaf et Trenet. Juste derrière, Montand, Mouloudji, Gréco, Aznavour, Bécaud et les autres. « Quand Chevalier m'a vu à côté de lui, il m'a fait un geste du pouce pour que je recule d'un rang. J'ai obéi. » Et de Gaulle arrive, serre les mains de Piaf, de Tino puis, passant par-dessus l'épaule de Chevalier, prend la main de Trenet : « Il l'a gardée dans la sienne et, avec sa voix de De Gaulle, s'est mis à déclamer : "Longtemps, longtemps après que les poètes ont disparu"… On a beau ne pas être gaulliste, ça requinque ! »

Peu d'hommes célèbres auront eu autant que Trenet besoin d'être « requinqués ». Même dans le show-biz, où chacun cultive sa petite névrose avec un soin jaloux, où chacun vous livre – à vous, à vous seul – la blessure secrète qui, malgré les millions, mais les impôts prennent tout, n'est-ce pas, l'empêche d'être heureux, sans parler de l'autre, le rival, ce con, ce nul, qui monte, qui monte et qui est en train de lui piquer son public… Oui, même dans cet univers scintillant et pathétique, Trenet aura été le plus solitaire, le plus mal aimé. Ni la fréquentation des poètes, « Apollinaire et Rimbaud et l'ami de mon cœur, Charles Cros », ni le recensement de ses maisons, de ses voitures, de ses comptes en banque, ni les trois mille versions de « la Mer », son jackpot, ni la stupéfiante longévité de son succès – avec quelques courtes périodes d'oubli, soyons justes – n'ont jamais pu faire du chanteur un homme heureux. Il ne l'avouait jamais, sauf une fois à notre ami Richard Cannavo, qui fut le Las Cases de l'empereur Charles : « Toute ma vie, j'ai couru après l'enfance que je n'ai pas eue… Elle a été éclipsée par les problèmes de famille, des choses compliquées que je comprenais

trop bien. » Les « choses compliquées », les enfants les comprennent : Dolto n’a jamais dit mieux.

Aux autres, moins proches, qui essayaient de percer le mystère de ses accès de misanthropie, de son goût du secret, de sa solitude, de ses mensonges perpétuels, il opposait toujours les mêmes pirouettes de clown, buvant le Cointreau au litre, demandant avec l’accent de Perpignan : « Il est vraiment aussi con qu’on le dit, votre ami Montand ? », lançant ses calembours et ses à-peu-près à la mitraillette : « J’habite sur la Marne, ça me repose de la scène. » Ou bien : « J’ai acheté une copie de la Joconde, je suis le seul à posséder un Léonard de vingt sous. » Ou encore : « Le coiffeur Alexandre écrit ses Mémoires, c’est les essais de mon peigne ? » Il disait aussi : « J’aimerais vivre jusqu’en 2013. Je serai le fou cent ans. » Et c’est moins rigolo, aujourd’hui que le grand marchand de nostalgie vient de plier bagage.

Drôle de pays, drôle de siècle, où un personnage politiquement et sexuellement incorrect a servi de lien entre trois générations réputées irréconciliables ! Détesté par la droite des années 30 et 40 parce qu’il apportait la musique des nègres et l’humour des fous ; méprisé par les « fifis », les résistants de 1944, parce qu’il avait écrit (sur commande ?) « Douce France », et qu’on trouvait un parfum maréchaliste à ce vers : « Oui, je t’aime [la France], dans la joie et la douleur », ignoré par les amateurs de chansons à message parce qu’il n’avait pas assez lourdement affirmé sa confiance en l’avenir de la révolution : on peut difficilement rêver pire carnet de conduite. Et pourtant, on s’est passé Trenet de droite à gauche et de père en fils depuis plus de soixante ans, à la fois comme un mistigri et comme un petit bout de jardin secret. Et c’est sans doute pour cela qu’il est si difficile de dire aujourd’hui pourquoi on l’aimait.

Pourquoi on faisait semblant de le croire lorsqu’il chantait « J’aime mon père, ma mère, la France et le bon Dieu ! Et puis les femmes, les femmes, les femmes qu’ont les yeux bleus », lui qui n’aimait que les décorations et les garçons vraiment trop jeunes… Et qu’est-ce que ça peut bien vous foutre, puisqu’il vous a fait aimer l’irrespect et les jeunes filles ? Bien sûr, il y a « la Folle Complainte », chanson qu’il semble avoir écrit contre soi, comme si une main de fer avait soudain saisi son poignet et, après *« les becs d’acétylène/aux Enfants assistés/Et le sourire d’Hélène par un beau soir d’été »*, l’avait forcé à avouer : « *J’n’ai pas aimé ma mère/J’n’ai pas*

aimé mon sort/J'n'ai pas aimé la guerre/j'n'ai pas aimé la mort. » Mais, après tout, là aussi, pourquoi le prendre au mot ? Sa réponse à lui c'est : « Ne cherchez pas dans les pianos ce qu'il n'y a pas. » Jolie parade. Mais s'il fallait garder un seul vers parmi les mille chansons de Charles Trenet, ce ne serait évidemment pas celui-là. C'est un vers qui n'a que six mots et que vous connaissez tous et qui est bouleversant de perfection, de profondeur, de simplicité et de grâce, et qui est la philosophie même. C'est : « Que reste-t-il de nos amours ? » Relisez ce vers, relisez-le deux fois, dix fois, et vous verrez Hamlet interrogeant le crâne, Proust devant les momies du « Temps retrouvé », Giacometti et son « Homme qui marche », Bacon défiguré. J'en rajoute ? Et après ? Ce n'est pas tous les jours qu'on perd un siècle.

LINO VENTURA (1919-1987)

Lino et les guéridons

La bagarre, c'était du passé mais l'acteur le plus aimé des Français en avait gardé des souvenirs…

À douze ans, il était groom dans un grand hôtel de la rue Lafayette aujourd'hui vendu par appartements. Il avait déjà l'accent de Gu, le voyou du *Deuxième souffle*, l'accent du square Montholon, et la voix cassée d'Aznavour quand il répondait aux clients français. Mais à sa mère il ne parlait qu'en italien et à ses copains en yiddish, la langue du quartier, ce « mauvais 9e » où les juifs d'Europe centrale s'étaient donné rendez-vous parce qu'en France il ne peut rien arriver de mal, n'est-ce pas.

Lino c'était l'Italien des juifs, plus pauvre que tous les Schmil, les Isy et les Sammy. Son père était un colosse à moustaches qui était parti faire fortune à Paris, qui les avait ensuite fait venir, sa mère et lui, de Parme, mais qui n'est jamais venu les chercher à la gare de Lyon. Ce père en fuite, ce père en photo, qu'il avait toujours dans son portefeuille et qu'il a peut-être retrouvé un jour mais personne n'osait lui poser la question… Il disait : « À côté de lui, je peux dire que je suis un gringalet », et il pointait son énorme pouce vers lui-même, l'œil menaçant, comme s'il faisait semblant d'imaginer qu'on allait le contredire.

Lino, dans la vie, c'était Ventura multiplié par dix, à croire que l'écran le rapetissait, atténuait ses mimiques, gommait son accent. Lui qui « jouait sobre » devant la caméra, « chargeait à mort » pour ses amis, allongeant les blancs, appuyant les regards. Jamais un gros mot, rarement un mot d'argot, comme les vrais voyous bien élevés – qu'il appelait « les garçons ». Comme eux, il montrait un goût prononcé pour les formules du genre : « C'est beau un guéridon qui vole. » Cette phrase définitive venait en conclusion d'un récit de bagarre au Massif central, dancing où il eut ses habitudes à la Libération et où l'« équipe » dont il faisait partie avait eu maille à partir avec une autre « équipe » pour des « questions de dames » et où les dix « garçons » qui s'affrontaient cinq contre cinq balançaient sur l'adversaire, à travers la piste de dance, des guéridons de fonte. Mais, il le jurait, pour lui la bagarre, c'était le passé, même s'il en gardait quelque nostalgie exprimée dans les termes suivants : « C'était l'époque où je faisais encore de la poussière. » Et vous vous étonnez qu'Audiard et Dabadie aient du génie avec un tel homme ?

Champion d'Europe de lutte libre, il abandonne « sur blessure », devient organisateur de catch (« organisateur, pas catcheur »), puis Jacques Becker le découvre, lui donne un rôle dans *Touchez pas au grisbi*, où Gabin, qu'il appellera successivement « le patron » puis « le vieux », puis enfin « Jean », l'adopte. Sans cela, bien sûr, il aurait abandonné. « Pas vrai, Odette ? » Et Odette, la grande, la sereine, n'a jamais le temps d'acquiescer, la question, mille fois posée, ne l'étant que pour s'assurer qu'elle est là, qu'elle est toujours là, exorcisant le drame de leur vie en se battant pour les enfants handicapés de Perce-Neige. Le reste n'est qu'une histoire de cinoche.

Lino, c'était un fou de fidélité. L'acteur français le plus populaire n'avait jamais demandé sa naturalisation. Rital, il était arrivé à huit ans, Italien il était resté. La politique ? « Ça bouge trop. » L'amitié ? On connaissait sa passion pour Jacques Brel dont la dernière lettre sur papier d'écolier ne quittait pas le tiroir de sa table de nuit. Les autres, ceux à qui il téléphonait pour dire, d'une voix solennelle, se parodiant lui-même : « Allô, mercredi (un blanc), t'as noté (un blanc), je vais faire des pâtes », ceux-là pensent qu'aujourd'hui, excusez-nous, c'est un peu trop tôt pour en parler.

Photo de la bande : © JF Paga
ISBN : 978-2-246-81267-8
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2017.*

TABLE

Couverture

Page de titre

Exergue

Avant propos

LOUIS ARAGON – *Plainte pour la mort du roi Louis*

JEAN CASTEL – *Jean de la nuit*

JEAN CAU – *Cau le maudit*

ROGER CAZES – *Lipp et les ploucs*

JEAN COCTEAU – *Une rage de Cocteau*

COLUCHE – *Coluche crève-cœur*

MARCEL DALIO – *Dalio, libre de suite*

LUCKY DANA – *Les paris de Lucky*

MARCEL DASSAULT – *Dassault et les petites valises*

FRANÇOISE DOLTO – *La mère-veilleuse*

MARGUERITE DURAS – *Jamais trop Duras*

FEDERICO FELLINI – *Federico extérieurs nuit*

LÉO FERRÉ – *Le roman du grand Ferré*

SERGE GAINSBOURG – *La passion Gainsbourg*

PIERRE GOLDMAN – *L'énigme Goldman*

MARCEL HAEDRICH – *Le Saint-Germain-des-Prés d'Haedrich*

ROCK HUDSON – *Un homme est mort…*

MONIQUE LANGE – *Monique Lange, morte du cœur*

JEAN MARAIS – *Jeannot le courageux*

GEORGES MÉNAGER – *Gentleman Georges*

FRANÇOIS MITTERRAND – *Mitterrand au paradis !*

HELMUT NEWTON – *Helmut, l'homme qui aimait les jambes*

ROBERT SCIPION – *Scipion les mots*

SIMONE SIGNORET – *La valse de Simone*

CHARLES TRENET – *Le mystère Trenet*

LINO VENTURA – *Lino et les guéridons*

Page de copyright

Notes

*1. *Mes années folles*, par Dalio. Récit recueilli par Jean-Pierre de Lucovich (Lattès).

PIERRE BÉNICHOU

Les absents, levez le doigt !